



FloriLettres

Revue littéraire
de la Fondation La Poste

> numéro 108, édition octobre 2009

SOMMAIRE

- 01 Éditorial
- 02 Entretien avec Pierre Rusch
- 06 Theodor Adorno & Thomas Mann - Portrait
- 08 Lettres choisies - Th. Adorno et Th. Mann
- 11 « Lettres d'amants »
- 13 Dernières parutions
- 16 Agenda
- 22 Les actions de la Fondation La Poste

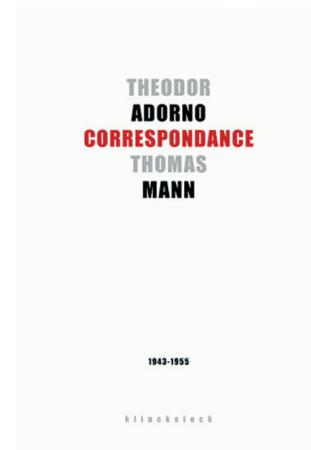
Theodor Adorno & Thomas Mann *Correspondance*

Éditorial

Nathalie Jungerman

« Entre le bourgeois rallié à l'économie planifié et l'universitaire marxiste, tous deux exilés à Pacific Palissades ; entre l'écrivain qui en octobre 1930 constatait que « l'immersion dans l'éternel humain, ce jeu passionné qu'on appelle l'art, est désormais une impossibilité spirituelle », et le philosophe pour qui, quinze ans plus tard, Auschwitz marque le point final de toute culture, il y avait certes plus d'une commune contradiction. Mais peut-être en fallait-il davantage pour lier véritablement les deux hommes. » Pierre Rusch, philosophe et traducteur.

Les deux hommes exilés aux États-Unis, nés allemands, Theodor W. Adorno, philosophe, musicien et musicologue, élève d'Arnold Schönberg et d'Alban Berg, et l'écrivain Thomas Mann, auteur notamment, de *La Montagne magique* et de *La Mort à Venise* se rencontrent en 1943. Ce qui les rapproche, une passion commune pour la musique. Le romancier est alors plongé dans la rédaction du *Docteur Faustus*, biographie imaginaire d'un compositeur, Adrian Leverkühn, à qui il prête l'invention du dodécaphonisme (théorie conçue par Arnold Schönberg). Pour élaborer les parties musicales de son roman, l'écrivain a besoin d'un « conseiller » et sollicite Theodor Adorno qui vient de publier à la *Zeitschrift für Sozialforschung* quatre chapitres de son futur livre sur Wagner... Ensemble, ils travaillent à la composition générale de l'œuvre, et entament une correspondance nourrie de réflexions sur la culture et le destin de l'Allemagne. Témoignage de leurs différences et de leur admiration réciproque, cet échange épistolaire s'arrête en 1955, à la mort de Thomas Mann. « Wagner est le véritable point de rencontre des deux hommes. » nous dit Pierre Rusch, dont la traduction en français de *Theodor Adorno - Thomas Mann, Briefwechsel 1943-1953* (Suhrkamp, 2002) va paraître aux éditions Klincksieck le 23 octobre prochain.



Theodor Adorno - Thomas Mann
Correspondance 1943-1955
édition de Christoph Gödde et Thomas Sprecher, traduit de l'allemand et présenté par Pierre Rusch
Éditions Klincksieck, 23 octobre 2009

Avec le soutien de la Fondation La Poste



Entretien avec Pierre Rusch

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous avez traduit en français l'édition allemande de la Correspondance entre Theodor W. Adorno et Thomas Mann, (*Briefwechsel 1943-1953*, Suhrkamp, 2002) qui va bientôt paraître chez Klincksieck. Dans une lettre datée de 1950 (p.68) et en réponse à une remarque de Thomas Mann concernant une tournure utilisée par Adorno dans un article sur Walter Benjamin*, ce dernier écrit : « Votre critique m'a fait prendre conscience du dilemme de l'écriture : soit on se soumet au rythme de la langue, et c'est alors presque inévitablement au détriment de la précision du fond, soit l'on fait passer celle-ci d'abord, et l'on fait violence à la langue. » Avez-vous rencontré un dilemme semblable au cours de votre travail de traduction ?

Pierre Rusch Il y a une différence fondamentale : le traducteur ne cherche pas, comme l'écrivain, à rendre une idée. Il part d'un texte pour arriver à un autre texte, et ce qu'il risque de perdre en route ce ne sont pas tant des idées, qu'un rythme, une sonorité, une assonance. Parfois aussi, bien sûr, quelque chose qui est de l'ordre du sens, une connotation ou une association, mais la difficulté tient toujours à la matière verbale. Ce qu'Adorno décrit très bien, en revanche, et par quoi je me sens concerné en tant que traducteur, c'est la part de chance qui entre dans toute réussite de cet ordre. Il poursuit en effet : « À vrai dire, chaque phrase est une aporie, chaque phrase réussie un coup de chance, la réalisation de l'impossible, la réconciliation de l'intention subjective avec l'esprit objectif, contre leur essentielle désunion. » Pour le traducteur, la chance, on peut presque dire le miracle, c'est

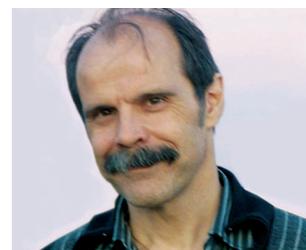
que la langue d'arrivée permette d'articuler les significations requises dans une phrase elle aussi « réussie ». Rien ne l'y oblige.

Vous écrivez dans votre préface que les notes de l'édition allemande établie par Christoph Gödde et Thomas Sprecher sont très nourries et restituées presque intégralement dans la version française. Quelles modifications, aussi légères soient-elles, avez-vous apporté à l'appareil critique ?

P. R. Les éditeurs allemands ont pris une option drastique : ils font entrer le lecteur dans cette correspondance sans préambule, les notes à la fin de chaque lettre apportant à mesure les informations nécessaires. Pour le public français, j'ai pensé qu'il valait mieux rappeler d'abord les grandes lignes des itinéraires respectifs des deux hommes, et j'ai donc retiré des notes, ce qui pouvait trouver place dans une telle présentation. J'ai ensuite supprimé un certain nombre de détails qui alourdisaient inutilement l'appareil critique – qui reste, comme on le verra, très complet. Mais il faut saluer l'impeccable travail éditorial fourni par les responsables de l'édition allemande.

Cette Correspondance commence en décembre 1943 avec une lettre de Thomas Mann qui a fait la connaissance de Theodor Adorno quelques mois plus tôt. Tous deux ont quitté l'Allemagne nazie pour émigrer aux États-Unis dès 1938. Quelques mots sur leur rencontre ?

P. R. Des deux, Thomas Mann est l'aîné de près de trente ans. Il est alors le plus prestigieux des écrivains



Pierre Rusch
© Droits réservés

Pierre Rusch, né en 1959, est philosophe et traducteur (notamment de F. Nietzsche, W. Benjamin, G. Lukács, Hermann Broch). Auteur d'une thèse sur la dernière esthétique de G. Lukács (à paraître aux éditions Klincksieck), il poursuit des recherches sur les philosophies de l'art et de la culture dans le domaine germanique, plus particulièrement durant la première moitié du XXème siècle.



Walter Benjamin
Critique philosophique de l'art
Coordonné par Rainer Rochlitz et
Pierre Rusch
Éditions PUF, 2005



Hermann Broch
Logique d'un monde en ruine
Six essais philosophiques
Traduction de Pierre Rusch et
Christian Bouchindhomme
Éditions de L'Éclat, 2004

allemands, l'héritier des «génies» de la grande tradition romantique. Distingué par le prix Nobel en 1929, il est l'incarnation de la «vraie» Allemagne. C'est cet homme-là qui vient solliciter un jeune philosophe qui n'a encore publié que quelques articles dans des revues spécialisées. Adorno, de son côté, décrit très bien la situation dans sa lettre du 3 juin 1945, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de l'écrivain : « Lorsque je pus vous approcher ici, sur cette lointaine côte Ouest, j'eus le sentiment de rencontrer, pour la première et unique fois, l'incarnation de cette tradition allemande dont j'ai tout reçu : y compris la force de résister à la tradition. » Adorno n'a plus ce rapport immédiat, naturel, avec la culture allemande et européenne du XIX^{ème} siècle : il est un esprit critique, où Thomas Mann n'est qu'ironique. Mais ils ont l'un et l'autre, et c'est peut-être là l'accord fondamental, la même exigence littéraire, le même impératif stylistique.

Parlez-nous de la contribution d'Adorno au roman de Thomas Mann, *Le Docteur Faustus* qui est au cœur d'une partie de ces échanges épistolaires et fait l'objet d'un appendice dans ce volume...

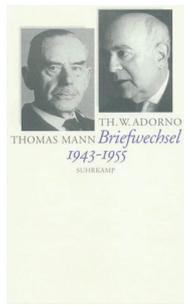
P. R. Thomas Mann était un mélomane averti, venu d'un pays où la musique tient une place centrale dans la culture et constitue une composante essentielle de l'identité nationale. Il a baigné dans l'univers émotionnel des opéras de Wagner, et ne s'en est détaché qu'à travers la critique passionnelle de Nietzsche. Cette relation Nietzsche-Wagner est une véritable matrice psychologique et culturelle, quelque chose qu'un Français a du mal à se représenter. Quand Thomas Mann veut créer un personnage en qui s'incarnerait à la fois la tragédie de la culture et la destinée de l'Allemagne, c'est tout naturellement et inévitablement à un musicien qu'il pense.

Mais, techniquement, il n'est pas compétent pour décrire la situation d'un authentique créateur musical au début du XX^{ème} siècle. Il n'a pas les moyens d'analyser l'évolution de la composition depuis Beethoven jusqu'à Wagner et au-delà. Il est incapable de donner un substrat crédible au personnage qu'il a en tête. C'est ce savoir pratique qu'il trouve chez Adorno, qui a été l'élève de Schönberg et de Berg à Vienne dans les années 1920, et qui connaît de première main les plus récents développements de la musique contemporaine. Par chance, il a également beaucoup réfléchi au caractère ambivalent de la culture, et ne croit pas une seconde à l'innocence de l'art. Adorno ne sera donc pas seulement un conseiller

technique, il va pouvoir entrer dans la problématique historico-philosophique de l'ouvrage et contribuera ainsi à éclairer la psychologie du personnage principal. Thomas Mann lui communique les nouveaux chapitres à mesure qu'il les rédige, afin qu'Adorno ait tous les éléments en main pour imaginer la musique qu'écrirait un tel compositeur, la musique qu'il écrirait lui-même s'il était dans la peau d'Adrian Leverkühn. Il y a là un processus vraiment étonnant, sur lequel il vaut la peine de s'arrêter : d'un côté, une espèce de vampirisme de Thomas Mann, obligé de chercher chez d'autres la substance même de sa création romanesque. L'écrivain s'aventure dans des domaines spécialisés qu'il ne maîtrise pas, et doit ensuite s'appropriier directement ou indirectement les éléments nécessaires qu'il introduit ensuite dans son texte parce qu'il appelle lui-même un « montage ». De l'autre, Adorno, lui aussi un grand styliste, qui n'hésite pourtant pas à s'associer à d'autres, voire à s'identifier à une œuvre étrangère, tout en faisant valoir des exigences très fortes. Sa collaboration avec Max Horkheimer, ses relations avec Walter Benjamin, sont extrêmement caractéristiques de ce point de vue.

Il est souvent question d'Arnold Schönberg dans la correspondance et notamment d'un différend avec Thomas Mann qui écrit en 1950, un an après la publication de *Le Docteur Faustus* : « Croirez-vous que Schönberg a encore tiré une bordée contre le livre et vous et moi ? Ça s'est passé dans la revue londonienne *Musical Survey*, mais l'article était si inepte que l'éditeur, pour s'excuser, l'a présenté comme un *character document* [un document psychologique] »...

P. R. Avec Schönberg, c'est encore plus compliqué, puisqu'il était le véritable créateur de cette «nouvelle musique» sur laquelle Adorno avait renseigné Thomas Mann. Il avait non sans quelque raison le sentiment d'avoir été littéralement pillé au profit d'une construction fictive, où son nom n'apparaissait nulle part. De fait, le procédé de l'écrivain paraît très discutable. C'est seulement à la suite d'une première protestation que Thomas Mann inséra un post-scriptum mentionnant le rôle de Schönberg. La blessure d'amour-propre, chez un créateur en mal de reconnaissance, vivant de surcroît dans des conditions très précaires, resta inguérissable et se réveilla à plusieurs reprises. Thomas Mann de son côté estimait, sans doute de bonne foi, que son art de l'indétermination, je dirais presque du maquillage, réduisait considérablement l'importance de cet apport extérieur. Je renvoie à ce commentaire perspicace



Theodor W. Adorno - Thomas Mann, *Briefwechsel 1943-1955*, Suhrkamp, 2002

d'Adorno après la lecture de *L'Élu* : « L'impossibilité de rien exposer de tel a été maîtrisée d'une manière parfaitement géniale par l'art magistral de l'imprécision, comme si tout cela avait été marmotté [...] dans le sommeil. » Mais cette approximation, pour être crédible, doit s'appuyer sur une connaissance approfondie du sujet, et n'efface donc pas la dette.

Adorno, quant à lui, n'a pas obtenu la reconnaissance escomptée pour sa contribution qui concerne non seulement l'élaboration des compositions de Leverkühn, le protagoniste du roman, mais aussi la caractérisation du personnage... Le ton des lettres reste néanmoins très amical et l'admiration d'Adorno pour Thomas Mann, intacte...

P. R. Comme je l'ai dit, Adorno pratiquait trop le travail collectif pour qu'on puisse le soupçonner d'être tourmenté par son ego. Sa collaboration avec Horkheimer et l'Institut de Recherche Sociale montre qu'il était capable de sacrifier sa renommée personnelle sur l'autel d'une œuvre commune. Qu'il ait voulu voir reconnaître sa participation à l'œuvre d'un écrivain qu'il admirait infiniment, cela ne fait pas de doute. Je crois que l'éclairage apporté par le *Roman d'un roman* l'a satisfait de ce point de vue, même si Thomas Mann avait supprimé certains passages, qui marquaient davantage la part prise par le philosophe dans la conception du roman. Il faut souligner ici le rôle joué par Katia et Erika Mann, l'épouse et la fille de l'écrivain, qui semblaient penser que la gloire du chef de famille ne souffrait pas de partage. Dans ses Mémoires, Katia Mann va jusqu'à parler d'« infatuation », tandis qu'Erika soutient que l'écriture hermétique d'Adorno ne sert qu'à dissimuler une « flagrante ignorance »... En 1957, Adorno avait pourtant fourni à Katia Mann l'attestation dont celle-ci a besoin pour

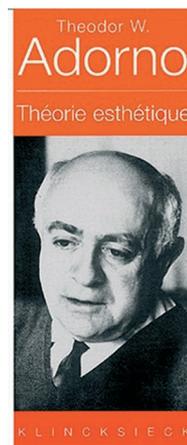
rejeter une accusation de « plagiat ». Mais la publication de certaines lettres de Thomas Mann allait faire comprendre à Adorno que l'écrivain lui-même avait cherché à minimiser son apport au *Docteur Faustus* (au point que le philosophe put se sentir « calomnié d'outre-tombe »). On peut dire qu'à partir de 1949, Thomas Mann prend progressivement ses distances, tout en conservant un grand respect pour la production intellectuelle du philosophe. Adorno, de son côté, fait tout pour rétablir entre eux la confiance et l'entente profonde dans lesquelles ils avaient conçu la figure d'Adrian Leverkühn.

Le Wagner d'Adorno est un sujet récurrent dans cette correspondance et Thomas Mann commente abondamment le livre en 1952...

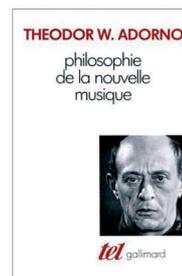
P. R. Wagner est le véritable point de rencontre des deux hommes. Au moment où commence leur relation, quatre chapitres du futur livre sur Wagner sont déjà parus dans la *Zeitschrift für Sozialforschung*, et Thomas Mann va les étudier assidûment pour son *Docteur Faustus*. Adorno est peut-être le seul capable de comprendre, après Nietzsche, l'extraordinaire ambiguïté de l'art wagnérien — une musique contre laquelle on doit se défendre —, et de la mettre en rapport avec l'évolution socio-historique de son époque (comme Benjamin l'avait fait pour Baudelaire). Il est le seul à pouvoir donner un sens interne à la confiscation du wagnérisme par les nazis. Cela présuppose une admiration et une véritable passion pour cette musique. Thomas Mann, de son côté, dit après avoir lu l'ouvrage d'Adorno : « Ces pages m'ont fait comprendre à quel point je suis wagnérien — et à quel point je ne le suis pas. J'ai beaucoup imité Wagner, je me suis beaucoup "souvenu" de lui. » (cf. lettre 34). Cela dit, je ne trouve pas que Thomas Mann le commente



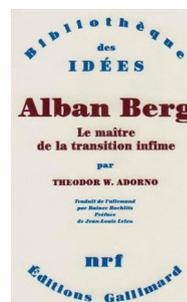
Theodor W. Adorno
Deutsche Post AG, 2003
Design : Gerhard Lienemeyer, Offenbach



Theodor W. Adorno
Théorie esthétique
Editions Klincksieck, 2004



Theodor W. Adorno
Philosophie de la nouvelle musique
Collection Tel
Editions Gallimard, 1979



Theodor W. Adorno
Alban Berg
Le maître de la transition infime
Traduit de l'allemand par Rainer Rochlitz
Collection Bibliothèque des idées
Editions Gallimard, 1989

« abondamment », ni très généreusement : après quelques compliments il est vrai fort marqués, il formule essentiellement deux réserves concernant d'une part un point d'analyse musicale, d'autre part l'essence même de la démarche philosophique d'Adorno: son caractère exclusivement négatif. L'ensemble laisse une impression mitigée.

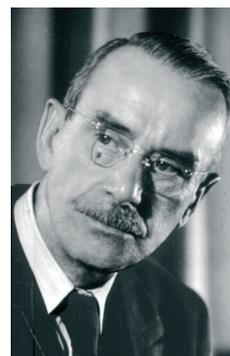
À propos des doutes que Thomas Mann évoque quant à la rédaction de son *Krull*, Adorno répond notamment par cette phrase qui me semble intéressante à commenter : « il ne faut vraiment pas se laisser terroriser par l'idée d'unité stylistique : à cet égard, et si maladroitement que fût sa réflexion, Schönberg avait raison quand il opposait polémiquement la pensée artistique à la soi-disant volonté stylistique ».

P. R. Thomas Mann avait commencé à écrire les *Confessions du chevalier d'industrie Felix Krull* en 1910 ; près de quarante ans et plusieurs éditions plus tard, il décide de compléter le récit laissé inachevé. Ce projet plaît infiniment à Adorno, qui voit sans doute dans cette longue gestation une occasion unique d'observer le travail du temps à l'intérieur de l'œuvre littéraire. Le problème d'Adorno, en effet, c'est de découvrir les moyens d'échapper à l'idéologie — étant entendu que rien ne serait plus idéologique que la critique directe et explicite de l'idéologie. Il cherche quant à lui la solution à ce problème dans la remise en question de toute position d'autorité (*d'auctor*), et dans les techniques d'écriture qui laissent en quelque sorte le matériau vivre de sa propre vie. Le principe du montage exposé par Mann dans sa lettre programmatique de 1945 correspondait tout à fait à cette idée (d'abord mise en œuvre dans le *Livre des Passages* de Walter Benjamin, un autre livre qu'Adorno voulait à toute force faire exister). La simple juxtaposition d'éléments trouvés dans la réalité, plus encore : la logique propre du matériau devait se substituer à l'affirmation d'une subjectivité positive.

La « volonté stylistique » marquait au contraire pour Adorno le triomphe d'un sujet impérial et dominateur. Il conseillait donc à Thomas Mann d'accepter que sa matière lui échappe partiellement, de renoncer à contrôler son récit et son style, considérant que c'était le meilleur moyen pour que le texte trouve sa justesse profonde. Il me semble qu'on trouve une préoccupation analogue dans le commentaire d'Adorno sur *Le mirage (Die Betrogene)* : il faut rechercher la vérité historique des personnages, parce que c'est la seule façon de recueillir, au-delà de tout projet individuel, la vérité de l'histoire (lettre 36 : « Et l'on se heurte alors, si je ne me trompe, à cette situation paradoxale que l'évocation de telles images, c'est-à-dire le véritable desideratum esthétique, trouve une réalisation d'autant plus parfaite que les données réelles sont plus authentiques. ») C'est une logique de la dépossession, destinée à subvertir (mais pas à nier purement et simplement : n'oublions pas à qui parle Adorno !) la logique de la maîtrise qui prévaut traditionnellement dans le domaine littéraire. À cette condition, *Krull* pouvait devenir une sorte de *Tristram Shandy* du XX^{ème} siècle.

Theodor Adorno, qui expliquera l'impossibilité de tout poème après Auschwitz (« il est devenu impossible d'écrire aujourd'hui — après Auschwitz — des poèmes »), retourne en Allemagne en 1949 alors que Thomas Mann reste aux États-Unis. Les lettres parlent d'exil, de retour, de la culture allemande, de l'Allemagne après-guerre... Adorno écrit à Thomas Mann en décembre 1949 : « Je dois avouer qu'il me faut toujours un effort de réflexion pour me rappeler que mon voisin dans le tramway a peut-être été un bourreau. »

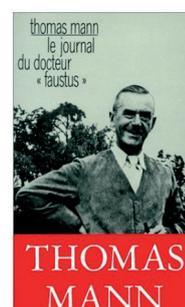
P. R. Comme Hannah Arendt parlait de la « banalité du mal », il y a après coup une sorte de dilution du mal, dont Thomas Mann a su peut-être mieux se préserver qu'Adorno. Pour ne pas perdre de vue la « culpabi-



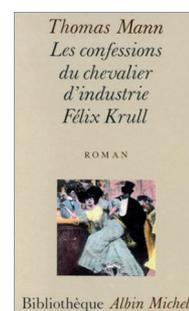
Thomas Mann
© Droits réservés



Thomas Mann
Le Docteur Faustus
Éditions Le Livre de Poche, 2004



Thomas Mann
Le Journal du docteur Faustus
Éditions Christian Bourgois, 1994



Thomas Mann
Les Confessions du chevalier d'industrie Felix Krull
Éditions Albin Michel, 1991

lité allemande », l'écrivain sait qu'il doit rester à distance. Il se méfie autant des « braves gens » que des politiciens incorrigibles et des « barons » de la Ruhr. Je me souviens du vieux libraire parisien Martin Flinker, bien plus tard, pestant dans le même esprit contre l'impérialisme du Mark allemand : « Ce qu'ils veulent, c'est encore et toujours le pouvoir ». Cette germanophobie spécifique est étrangère à Adorno, peut-être aussi pour des raisons de génération. Pour lui, « Auschwitz » est un événement métaphysique, dont la vigilance intellectuelle suffit à entretenir l'actualité. Dans le passage que vous citez, on le voit se défendre contre la trompeuse bonhomie de la nouvelle Allemagne. Mais l'illusion la plus dangereuse, pour quelqu'un comme Adorno, ce n'est pas la bonhomie, c'est le « niveau intellectuel ». Il se fait reprendre comme un débutant quand son enthousiasme pour la « passion » des jeunes étudiants allemands lui fait perdre de vue la situation politique *réelle*. Il s'inquiète alors de passer pour un « boche » (en français dans le texte) aux yeux de son correspondant. Mais chassez le naturel et il revient au galop : on sur-saute en entendant le philosophe parler d'« un de [ses] élèves, un homme au demeurant tout à fait convenable (il s'occupe des questions les plus ésotériques de la métaphysique hégélienne)... » Il semblait pourtant entendu que s'occuper de métaphysique hégélienne n'immunise pas contre la barbarie.

Il y a aussi le problème – jamais directement évoqué dans cette correspondance – de la partition de l'Allemagne. Revenir en Allemagne, c'eût été pour Thomas Mann choisir une Allemagne contre l'autre. Adorno est beaucoup plus radicalement antisoviétique que Mann, et l'installation en RFA ne lui pose aucun cas de conscience. Là encore, il semble que le « niveau intellectuel » prime tout autre considération.

Vous me parliez d'un nouveau projet éditorial...

P. R. Les Éditions de l'Éclat publieront en 2010 la correspondance Walter Benjamin et Gershom Scholem, traduite par Didier Renault et moi-même. Ces noms (Benjamin et Scholem...) incarnent deux autres destinées dans cette extraordinaire « comédie humaine » de l'émigration antifasciste allemande, dont la pensée et l'expérience intimement mêlées dessinent aujourd'hui encore notre horizon ultime.

* (Th. W. Adorno, « Charakteristik Walter Benjamins », dans *Die Neue Rundschau*, 61e année (1950), n° 4, « Portrait de Walter Benjamin », traduction française dans *Prismes*, Payot, 1986)

Thomas Mann Theodor Adorno Portrait

Par Corinne Amar

Thomas Mann (1875-1955), né au cœur de la société bourgeoise allemande, dans la ville de Lübeck est le frère cadet de Heinrich Mann, poète et romancier, et la famille de Thomas Mann incarne, à elle-seule, enfants compris ; Klaus, Erika, Golo, un chapitre important de l'histoire allemande du 20e siècle. « La grande œuvre de Thomas Mann est d'abord le produit de sa personnalité douée d'un fond vigoureux de vitalité physique et psychique [...] mais l'ampleur et le niveau de sa spiritualité, il les doit incontestablement au milieu spirituel où il s'est installé d'emblée et qu'il n'a cessé d'élargir toute sa vie. Goethe et Nietzsche, Novalis et Wagner, Schiller et Freud, Maupassant et Tchekhov (il faudrait en nommer beaucoup d'autres encore), il ne les a pas seulement mis à contribution et annexés à ses desseins, mais il a vécu de leur substance et a continué leur recherche » souligne Louis Leibrich, dans les *Cahiers de l'Herne, Thomas Mann ; Un monde multidimensionnel*, p.32). En 1891, son père meurt, l'affaire familiale est liquidée. En 1894, il est employé dans une compagnie d'assurances, à Munich, mais abandonne cette profession bourgeoise, un an plus tard, pour devenir écrivain et être libre. « Que vais-je faire de ce qui en moi, dans ma vie, n'est pas bourgeois ? » Ce sera la question fondamentale de l'homme, au cœur d'une problématique familiale qui ne pouvait se résoudre que par deux solutions extrêmes ; l'art ou la mort ; le mal de vivre ou sa sublimation dans l'art ; au cœur même du rêve d'une vie sociale, démocratique et humaine, malheureusement peu en accord avec les réalités de son temps.

Il débute sa vie d'auteur en publiant ses textes dans une revue. Sa première nouvelle à succès *Les Buddenbrook* paraît en 1901. Quand il commence à écrire ce premier roman, Thomas Mann a vingt-deux ans. Il écrit à son ami Otto Grautoff qu'il a « soudainement découvert un sujet », l'histoire de sa propre ascendance. Il s'est inspiré de l'évolution du commerce en céréales que l'un de ses ancêtres avait fondé à Lübeck en 1790, pour décrire la grandeur et la décadence d'une famille, dans l'Allemagne, au tournant du 19e siècle. Sa gloire littéraire atteint son premier point culminant avec *Les Buddenbrook*. Toujours, on retrouvera les thèmes de l'art et de la beauté, majeurs, dans ses écrits ; avec *Tonio Kröger* (1903), qui évoque l'histoire d'amour entre un jeune homme tourmenté et son camarade de classe Hans Han-

sen, pour une large part autobiographique (aveu qu'il exprimera dans ses correspondances), ou encore dans *La Mort à Venise* (1912), histoire inspirée par un voyage dans cette ville et la mort du compositeur Gustav Mahler, l'année précédente. Il est reconnu. Et pourtant, il est inquiet. En 1913 - il a trente-huit ans - il écrit à son frère : « Ce que je ressens en moi, cependant, c'est la menace permanente de l'épuisement de mes forces, ce sont des scrupules et des doutes, c'est de la fatigue et une vulnérabilité et une faiblesse qui font que toute attaque m'ébranle au plus profond de mon être, c'est l'incapacité à prendre, comme toi tu as su le faire, des orientations politiques et intellectuelles, et une sympathie pour la mort qui m'est innée et qui va toujours croissant. [...] Quand on sent sur soi tout le poids de la déplorable situation où se trouvent l'époque et la patrie, sans avoir les forces nécessaires pour lui donner une forme, on est bien malheureux [...] Je suis au bout du rouleau et je crois que je n'aurais pas dû être écrivain. » (cf. *Correspondance à Heinrich Mann*).

L'univers romanesque de Thomas Mann est complexe, ses personnages pour la plupart, sont des êtres atteints dans leur élan vital et sujets, soit à la maladie, soit à la mort. Le thème de la décadence de la bourgeoisie, autre fil conducteur de son œuvre, est empreint de ses lectures nietzschéennes. Il est sorti des formes littéraires traditionnelles, s'imprègne profondément, *savamment*, d'histoire, de philosophie, de sociologie, de psychologie, de médecine, de musique... « C'est la totalité du savoir humain que veulent acquérir les personnages les plus représentatifs de sa soif de connaître » (Louis Leibrich). Un séjour dans un sanatorium et la catastrophe de la Grande guerre lui inspirent le sujet de son roman le plus célèbre, *La Montagne magique*, publié en 1924, et dont les lignes du début évoquent d'emblée le mystère : « Un simple jeune homme se rendait au plein de l'été de Hambourg, sa ville natale, à Davos-Platz, dans les Grisons. Il allait en visite pour trois semaines. » Hans Castorp y restera sept ans (s'étant rendu au sanatorium de Davos pour une simple visite à son cousin malade, il sera vaincu de sa propre maladie).

En 1929, quelques années après avoir publié *La Montagne magique*, Thomas Mann remporte le prix Nobel de littérature. Fondamentalement opposé au régime nazi, et suivant les traces de son frère, Heinrich, il abandonne son pays pour la Suisse, en 1933, et s'installe aux États-Unis, dès 1938. À partir de là, il devient la voix dominante de la littérature allemande en exil.

Il a, en Californie, pour compagnon d'exil, le théoricien, musicologue et compositeur allemand,

Theodor Adorno, qui lui aussi a quitté l'Allemagne pour fuir le régime nazi. Adorno, né en 1903, est de vingt-huit ans plus jeune que Thomas Mann. Il a fait ses études musicales avec des maîtres; Bernhard Sekles, à Francfort; Alban Berg, à Vienne; il a enseigné à l'Université de Francfort. Il s'intéresse de près à la production musicale de l'après-guerre; conjuguant sensibilité esthétique et violence de la critique, il est l'auteur de plusieurs monographies, dont celle sur Wagner, il s'est consacré principalement à la critique musicale, comme rédacteur en chef de la revue musicale viennoise *Anbruch*, dans les années 1928-1931. Génie composite, très tôt, Adorno écrit des essais sur la musique où se retrouvent les influences de Hegel ou Marx, sur la philosophie, la théorie de la société, la littérature...

Le panthéon d'Adorno? Bach et Schönberg, Proust et Valéry, Kafka et Walter Benjamin...

Mann et Adorno se sont rencontrés, en mars 1943, au cours d'une soirée. En juillet, Thomas Mann est dans la rédaction de son dernier grand roman, *Le Docteur Faustus*, qu'il écrira de 1943 à 1947, avant de le faire publier en 1949. *Le Docteur Faustus* est l'histoire de la vie imaginaire du compositeur allemand, Adrian Leverkühn racontée par un ami. L'intrigue, sur le mode romanesque, traite de la violente crise spirituelle qui bouleverse l'Europe au sortir de la guerre et mêle personnages, fables, événements, théories, souvenirs, idées, lieux... « Jamais je n'ai autant aimé un personnage imaginaire », écrit-il, parlant de son héros et de ce mélange de tendresse, de pitié, d'admiration pour celui qui a signé son pacte avec le diable dans une maison close en contractant volontairement la syphilis avec une prostituée, en échange d'une Illumination, elle-même porteuse de l'étincelle créatrice. On retrouve là aussi ce thème dominant chez Mann de l'initiation par la maladie. Thomas Mann qui, pour élaborer son roman, a étudié la musicologie et les biographies de grands compositeurs (Mozart, Beethoven, Alban Berg...) et de philosophes, a besoin d'un conseiller, pour comprendre *profondément* l'essentiel du message contemporain musical, et Adorno va lui fournir toute la théorie qui lui manque. Dans *Le Journal du Docteur Faustus* (éd. Bourgois), qui rassemble des notes chronologiques prises sur cette période et évoque la grande aventure intellectuelle et politique d'un écrivain au sommet de son art, il évoque les relations qu'il noua avec des hommes politiques de premier plan, des savants, des musiciens ou des philosophes, comme Einstein, Schönberg ou, notamment Adorno :

« J'y trouvai une critique de la situation artistique et sociologique, très évoluée, subtile et profonde, offrant les plus singulières affinités avec l'idée

directrice de mon ouvrage, avec la composition dans laquelle je vivais, à laquelle j'œuvrais. À part moi, je décidai *Voilà mon homme*. » Il indique ainsi que certaines observations d'Adorno l'ont conduit à récrire des parties entières du livre, et que c'est à lui qu'il doit une connaissance approfondie de la musique – musique dite atonale, sérielle, dodécaphonique, et inventoriée si consciencieusement qu'un spécialiste n'y trouverait rien à redire. Leurs relations vont s'intensifier, donner lieu à une correspondance d'échanges nourris autour de la musique, entre 1943 et 1955 ; *Theodor W. Adorno – Thomas Mann ; Correspondance 1943-1955*, édition Christoph Gödde et Thomas Sprecher, traduit de l'allemand par Pierre Rusch, Klincksieck, Paris, 2009.

« J'ai besoin d'intimité musicale et de détail caractéristique, ce que je ne puis obtenir que d'un connaisseur aussi étonnant que vous, Votre Thomas Mann », écrit-il, de Californie, le 5 octobre 1943.

Échanges réguliers, amicaux, chaleureux, où l'un et l'autre sont en communion et soucieux l'un de l'autre.

Très honoré et cher Monsieur Mann, J'obéis à un profond besoin profond en vous souhaitant les meilleures choses et les plus heureuses pour votre soixante-dixième anniversaire, répond Adorno à son fervent épistolier, le 3 juin 1945, de Los Angeles.

L'année 1949 voit *Le Docteur Faustus* publié, et marque un tournant dans la vie de Thomas Mann, puisqu'il revient en Allemagne pour la première fois, après un exil de seize ans. « J'éprouvais comme une horreur irrationnelle à l'idée de reposer un jour dans cette terre allemande qui ne m'a rien donné et rien demandé. L'Allemagne m'est devenue totalement étrangère. » Incompatibilité absolue de l'écrivain avec l'idéologie nationale socialiste. Il préférera retourner en Suisse, en 1952, y mourra en 1955.

Adorno meurt aussi en Suisse, à Viège, le 6 août 1969. Si son œuvre musicale, pour la plupart inédite, demeure méconnue, le philosophe aura exercé une profonde influence sur la philosophie musicale et l'analyse esthétique.



Lettres choisies

Correspondance
Theodor W. Adorno & Thomas Mann

Thomas Mann à Theodor W. Adorno

1550 San Remo Drive
Pacific Palisades, California
2 juillet 1948

Cher Monsieur Adorno,
j'ai commencé à écrire au petit bonheur le mémoire autobiographique de la naissance du *Faustus*, le « Roman d'un roman », et j'aurais bien voulu avoir à cet usage quelques données et points de repère concernant votre personne, vos origines, votre parcours : qu'est-ce que vous m'aviez dit à propos de votre mélange familial – génois-viennois ? –, vos études de musique et de sociologie, votre relation avec Horkheimer, votre activité académique à Francfort ? Quelques notes, si je puis me permettre ?

Votre
Thomas Mann

Theodor W. Adorno à Thomas Mann

T. W. Adorno
316 So. Kenter Ave.
Los Angeles 24, Calif.
5 juillet 1948

Cher et honoré Monsieur Mann,
c'est avec joie que je vous communique ces quelques renseignements. Je suis né en 1903 à Francfort. Mon père était un Juif allemand, ma mère, elle-même cantatrice, est la fille d'un officier français d'origine corse – génoise, au départ – et d'une cantatrice allemande. J'ai grandi dans une atmosphère dominée par les intérêts théoriques (politiques aussi) et artistiques, musicaux au premier chef.

J'ai étudié la philosophie et la musique. Au lieu de me décider pour l'une ou l'autre, j'ai eu toute ma vie le sentiment de poursuivre le même but dans ces domaines divergents. J'ai obtenu mon doctorat en 1924 avec une thèse portant sur la théorie de la connaissance. En 1931, j'ai passé mon habilitation de *privatdozent* avec mon livre sur Kierkegaard, et j'ai enseigné la philosophie jusqu'à ce que les nazis me chassent de mon poste en 1933.

J'ai quitté l'Allemagne en 1934, pour travailler d'abord à l'Université d'Oxford, avant de suivre en 1938 l'*Institute of Social Research* à New York. Je vis à Los Angeles depuis 1941.

Ma relation avec cet institut et mon amitié pour Horkheimer remontent à mes premières années d'études. Elles sont indissociables de l'orientation dialectique de ma pensée, de mon penchant pour la sociologie et la philosophie de l'histoire. Ma relation avec Horkheimer s'est principalement cristallisée dans le livre que nous avons écrit ensemble, *Dialectique de la raison*, ainsi que dans notre publication à la mémoire de Walter Benjamin.

Mes études musicales portèrent sur la composition et le piano, d'abord chez Bernhard Sekles et Eduard Jung à Francfort, puis avec Alban Berg et Eduard Steuermann à Vienne. L'amitié avec ces deux derniers, ainsi qu'avec Rudolf Kolisch et Anton von Webern, fut déterminante pour moi sur le plan artistique. De 1928 à 1931, je militai pour la musique moderne radicale comme rédacteur de la revue *Der Anbruch* à Vienne.

L'interaction entre la musique et la philosophie sociale a trouvé son expression, en dehors d'un livre partiellement inédit sur Richard Wagner, dans de nombreuses études en allemand et en anglais, dont la plupart ont été publiées dans la *Zeitschrift für Sozialforschung*. Le livre Philosophie de la nouvelle musique, qui doit maintenant paraître en Allemagne, clôt provisoirement ces travaux. La première partie, écrite dès 1941, traite de Schönberg, de son école et de la technique dodécaphonique. Je montre que si Schönberg est sans conteste le plus grand compositeur vivant, l'épuration constructive de la musique, objectivement nécessaire, menace pour des raisons non moins objectives, pour ainsi dire par-dessus la tête du compositeur, de retomber dans l'obscurité mythologique. La seconde partie, que je viens seulement de finir, porte sur Stravinsky : elle expose l'impossibilité d'une restauration musicale et ses liens avec les tendances régressives de notre époque. Depuis plus de dix ans, je prépare un livre sur Beethoven, abordé sous l'angle de la philosophie et de la théorie de la composition. Parmi mes travaux non-musicaux les plus récents, je citerai le livre d'aphorismes *Minima moralia*.

J'espère que vous ne me jugerez pas trop présomptueux si je vous prie de mettre en avant les éléments intellectuels et imaginatifs que j'ai pu apporter à l'oeuvre de Leverkühn et à son esthétique, plutôt que les informations matérielles.

Je contemple avec une brûlante impatience la petite porte sur l'immortalité que m'ouvrira votre « roman d'un roman ». Je n'ai pas besoin de vous dire ce que cela signifie pour moi que vous ayez reconnu, et désormais résolu de dévoiler publiquement la part de vérité que peuvent recéler mes entreprises excentriques. Je souhaite d'ores et déjà vous en remercier. Avec mes hommages les plus cordiaux.

Votre [Teddie Adorno]

Thomas Mann à Theodor W. Adorno

Dolder Grand Hotel
Zurich
le 1er juillet 1950

Cher Monsieur Adorno,
après votre lettre en date du 3 juin, je fais piètre figure avec ma carte de secours pré-imprimée, qui avait inévitablement, en tant que telle, quelque chose d'indigent. De fait, ma correspondance est tout sens dessus dessous, non seulement à cause de la petite fête, que je ne regrette vraiment pas d'avoir transportée ici (tout était cordial et de belle tenue), mais

principalement en raison de l'opération subie par ma femme ; l'intervention, dont on m'avait dissimulé la nécessité pendant les festivités, a été entreprise aussitôt après dans la clinique Hirslanden. *One of those things*, mais rien d'une bagatelle à cet âge-là, avec complications veineuses, danger d'embolie et autres frayeurs de ce genre. On avait laissé traîner les choses, l'état nerveux général était mauvais, et le chirurgien Traugott, réputé excellent, n'était pas parfaitement serein.

Mais tout s'est bien passé, et après les premiers jours, pendant lesquels les douleurs de la cicatrisation étaient difficilement supportables, ou carrément insupportables, car les calmants les plus efficaces ne pouvaient être administrés à volonté, la patiente est maintenant en bonne voie de guérison et de rétablissement. Dieu merci ! J'étais très inquiet.

Dans dix jours environ, elle pourra sortir, et nous monterons alors pour trois semaines à Sils Maria ; j'attends beaucoup de cet endroit, dont le bon air devrait finir de fortifier la convalescente. Je suis en pleine confusion, je voudrais bien achever *L'Élu*, auquel du reste je n'accorde pas grande importance, mais je ne trouve pas le calme intérieur sans lequel l'inspiration se tarit. La politique contribue à cet état de nerveuse distraction. On ne me traînerait pas en Allemagne avec dix chevaux. Je ne supporte pas la mentalité du pays, et rien ne me répugne comme ce mélange de misérabilisme et d'insolence qu'on s'autorise en raison des excellentes perspectives qui s'offrent à vous. On est le chouchou du monde, on a l'Amérique derrière soi, le plan Schumann n'est rien d'autre que le projet déguisé d'une Europe allemande sous protection et tutelle américaine, qui finira cependant par échapper aux Américains. C'est de là que vient la menace de guerre, pas de la Corée 5, qui est une vétille.

La Russie est peu engagée, et comme nous la sommes bien plus qu'elle, savoir si elle devra subir un deuxième revers 6, après celui de Berlin, dépendra d'abord du coût de l'opération. Nous sommes sûrs que les Russes ne veulent pas la guerre, mais eux ne sont pas sûrs que nous ne la voulions pas, ce qui constitue un grand avantage pour nous. Mais il est possible aussi que dans dix jours la Corée du Sud, où personne ne veut combattre, soit occupée, ce qui créerait un *fait accompli* auquel nous ne pourrions répondre qu'en prenant des garanties ailleurs, à Formose, en Indochine, etc. Je ne crois pas au danger de guerre, les Russes savent exactement jusqu'où ils peuvent aller – qu'ils ne doivent pas toucher, par exemple, à la Perse, à l'Allemagne de l'Ouest, etc.

Vos propos sur le pays où vous exercez actuellement votre activité enfonçaient trop – en apparence – le clou pro-allemand. Je savais comment il fallait les lire – mais Rychner aussi. Tous mes voeux pour votre exercice de corde raide – comme pour le mien !

Votre Thomas Mann

Theodor W. Adorno à Thomas Mann

Hirschegg, le 25 août 1951

Cher et très honoré Monsieur Mann
[...]

La mort de Schönberg m'a profondément touché, non seulement par le caractère irréparable d'une relation fondamentalement malheureuse, mais plus encore parce que, pour des raisons qui ne sont certainement pas seulement d'ordre empirique, il n'a pas pu mener à bon port ses deux grands

projets bibliques. Quelques semaines plus tôt, j'avais assisté à la création à Darmstadt du *Veau d'or*, sous la direction de Scherchen, comme si la scène avait été décrite dans le roman de Faust. L'oeuvre, dont la composition remonte d'ailleurs à plus de vingt ans, m'a fait grande impression par sa puissance et sa spontanéité, même si son efficacité immédiate, malgré son extrême complexité, donne aussi le sentiment d'un conservatisme latent – je me demande en définitive si l'on n'est pas ici en train d'employer de nouveaux moyens pour produire d'anciens effets, si somptueux soient-ils. Cela ne vaut naturellement que dans un sens formidablement sublimé, et je peux absolument me tromper. Il ne peut être question de conservatisme que dans le sens où par exemple Schönberg le défend dans son dernier livre : disant que la tâche de la musique est de résoudre par sa totalité les tensions qu'elle contient – ce qui est au fond un idéal harmonique. J'imagine volontiers qu'un jour Schönberg sera rangé dans la « musique classique », comme aujourd'hui les jeunes artisans de la théorie quantique rangent Einstein dans la « physique classique ». Un tel classicisme, s'il apparaît comme une limite du point de vue du potentiel de rupture, comporte cependant la plus haute réussite. J'ai infiniment regretté que nous n'ayons pu écouter ensemble cette pièce-là, tout particulièrement. Sur le texte, naturellement, il vaut mieux se taire. Puis-je m'enquérir des progrès du *Krull* ? Y a-t-il une chance que vous m'en lisiez des pages ? J'ai entendu dire que l'interruption de votre travail sur ce roman sera justifiée dans le roman lui-même, une idée extrêmement séduisante.

Meilleures salutations à vous tous, de la part de Gretel aussi. Votre cordialement dévoué
Teddie Adorno

Thomas Mann à Theodor W. Adorno

1550 San Remo Drive
Pacific Palisades, California
9 janvier 1952

Cher Monsieur Adorno,
comment un professeur titulaire aussi occupé que vous a-t-il trouvé le temps d'écrire une si longue, une si aimable lettre de Nouvel An ! Je vous remercie sincèrement – et tout particulièrement, bien entendu, pour vos paroles bienveillantes sur les chapitres du *Krull*. Pourquoi montre-t-on donc de tels échantillons, si ce n'est pour recevoir quelque approbation, et pour un instant au moins laisser quelqu'un vous délester du soupçon pénible que ce qu'on fait là n'est qu'enfantillage, malséant à un digne vieillard. Du reste, je n'aurais jamais songé à publier ces fragments ; mais ce sont ces textes que j'ai lus cet été au Théâtre de Zurich, et que Bermann a ensuite réclamés. Soyez tout à fait « apaisé » : quand je fais quelque chose, je ne fais rien d'autre. La rumeur selon laquelle je me serais tourné vers un autre projet est fautive, née sans doute de quelques propos épistolaires : « Mes enfants, je ne peux vous promettre cette fois que j'en viendrai à bout. Peut-être à nouveau m'interromprai-je, ou serai-je interrompu. » Après le *Faustus*, je m'étais pourtant juré de ne plus jamais écrire de grand roman. Et voilà que j'y retourne quand même, en me mettant sur les épaules quelque chose dont les exigences en matière d'humeur et d'invention excèdent sans doute le nom-

bre des années qui me sont imparties. Si au moins je n'avais pas cette maudite tendance à laisser tout ce que je touche, même une bouffonnerie comme celle-ci, dégénérer en une construction « faustienne », à vouloir en tirer une divagation dans l'infini ! À la grâce de Dieu. J'ai toujours eu envie de le faire, et je m'étais presque lancé, au moment où je commençai à écrire le roman « allemand » à la place. Un certain nombre de choses amusantes-étonnantes ont vu le jour, comme la scène d'amour – qu'il n'était pas question de lire au Théâtre de Zurich – avec la femme à qui il a volé les bijoux, une Mme Houpflé de Strasbourg, épouse d'un industriel.

Quelle forme heureuse, ce *long aphorism* ou ce *short essay* de vos *Minima moralia* ! Vous ai-je jamais remercié pour ce livre ? Tout est possible. Des jours durant, je suis resté magnétiquement accroché à ces pages, c'est jour après jour une lecture fascinante, mais à savourer par petites doses, un régal hautement concentré.

[...]

Chaque lettre est accompagnée d'une annotation très précise qui n'est pas reproduite ici.

© Éditions Klincksieck, 2009



Sites internet

Les éditions Klincksieck
<http://www.klincksieck.com/>

Les éditions Suhrkamp (en allemand)
<http://www.suhrkamp.de/>

Site francophone créé par un passionné de Thomas Mann
<http://membres.lycos.fr/thomasmann/>

Bibliographie des oeuvres de T. W.-ADORNO, traduites en Français.
<http://patder.chez.com/bibado.htm>

Lettres d'amants Hugo, Rilke et Berlioz.

Par Olivier Plat



Toute correspondance érige plus ou moins un autoportrait de son auteur; ainsi ces « Lettres d'amants » où l'on apprend, si l'on ne le savait pas déjà, que les auteurs de génie sont aussi des hommes. Conjuraison d'une crise amoureuse, crainte de la dégradation physi-

que et mentale, fantasme en quête d'assouvissement, les destinataires de ces lettres font en quelque sorte ici office de miroir, de révélateur, de la psyché de leurs auteurs ; Hugo, Rilke, Berlioz, au soir de leur vie, nous dévoilent, chacun à leur manière, leur rapport au temps, au corps, au désir.

« Le véritable Victor Hugo amoureux, c'est l'amant de Juliette Drouet », note Louis Guimbaud en 1902. « Te perdre, c'est mourir ! Ne me tue pas, attends-moi ! » La fougue juvénile de ce cri du cœur pourrait laisser croire que ces mots sont ceux d'un jeune homme de vingt ans, et pourtant en cette fin d'été 1873, le patriarche a atteint l'âge vénérable de soixante et onze ans, et sa maîtresse depuis quarante ans, Juliette Drouet, sa « Juliette adorée », son « unique amour », soixante-sept ans. Depuis la défaite de Sedan qui sonne le glas du Second Empire, il a mis fin à son exil forcé sur les îles de Jersey, puis de Guernesey, au cours duquel il a accumulé les chefs-d'œuvre (*Les Misérables*, *Les Contemplations*, *La Légende des Siècles*, *Les Travailleurs de la mer*, *William Shakespeare*). Mais l'aura politique du farouche opposant solitaire est déclinante : le monarchiste Mac Mahon vient d'être élu et les quatre volumes de *Quatrevingt-Treize* qu'il vient de donner à paraître n'arrangent pas les choses ; certains y voient une réhabilitation de la Commune. C'est dans ce contexte qu'intervient l'épisode désormais célèbre, de la fugue à Bruxelles de Juliette Drouet, dont la cause fut à l'origine attribuée par les biographes à la décou-

verte de la liaison clandestine que Victor Hugo entretenait depuis plusieurs années avec Blanche, fille adoptive de ses amis Lanvin, et qu'il relate longuement dans ses carnets rédigés en espagnol. Nous savons, comme ces lettres nous l'indiquent, qu'il s'agissait d'une demoiselle Desormeaux, chanteuse ; à moins que celle-ci ne fut fictive, et que l'épistolière intempestive, que Hugo ne désigne jamais autrement que par le vocable de « folle » ou de « malheureuse folle », ne laisse planer l'ombre de Blanche comme le suggère Jean Gaudon, à l'image de la lettre à double enveloppe, la seconde étant faussement destinée à François-Victor, le second fils de Victor, afin de tromper la sagacité de Juliette.

Cependant, il faut sortir à tout prix, et par tous les moyens « de ce hideux rêve de folie » ; Hugo implore Louis Koch, le neveu de Juliette, de faire entendre à sa tante « son cri d'épouvante et de douleur » : « Rendez-moi la vie, elle est ma lumière, ma joie, mon passé, mon présent, mon avenir. Ramenez-la moi, rendez-moi la vie, rendez-moi mon âme. ». Prenons ces mots au pied de la lettre ; gardons-nous de les éloigner d'un revers de main. Le tragique n'a pas épargné la vie de Hugo : rappelons-nous la folie de son frère Eugène, l'amoureux éconduit d'Adèle que Victor épousera, la rupture avec celle-ci, la mort accidentelle de sa fille Léopoldine qui laissera Hugo inconsolable, Adèle la dernière fille d'Hugo qui sombrera dans la démence, bientôt aussi la mort prématurée de ses deux fils... La lettre de Victor Hugo à Juliette Drouet du 25 septembre 1873, longue d'une dizaine de pages, est véritablement extraordinaire ; si l'on ignorait l'insatiable appétit sexuel de leur auteur, on ne pourrait qu'accréditer de sa bonne foi, tant les accents de sincérité y sont marqués ; l'art du romancier est porté à son comble de nous faire croire à la fiction qu'il s'invente à nos yeux ébahis, et nous finissons par douter nous-mêmes de nos doutes. Comment dans ces conditions, pour Juliette, résister à celui à qui elle écrivait autrefois ces lignes ? : « Ta naissance, plus lumineuse et plus utile et plus heureuse encore pour le genre humain que celle du Christ. Dans une ère prochaine, on datera de Victor Hugo comme on date encore de Jésus. » Au retour d'une nuit passée à Guernesey avec Blanche, Hugo notera dans son Journal : « En rentrant, souvenir du 16-17 février 1833 », date de sa première nuit d'amour avec Juliette qui sera également celle de Marius et de Cosette dans *Les Misérables*.

Loin de la démesure hugolienne et de la discursivité romantique, la correspondance de Rilke avec Antoinette de Bonstetten s'échelonne sur les deux dernières années de la vie du poète, entre 1924 et 1926. Âgée de vingt-cinq ans, l'admiratrice s'est fait connaître à lui par l'intermédiaire d'amis

communs ; fille d'un major de l'armée suisse, elle fait partie du cortège d'une de ces nombreuses jeunes filles en fleurs qui ont jalonné la vie du poète. Rilke lui envoie aussitôt ses deux derniers recueils de vers, *Les Sonnets à Orphée*, vers qui lui ont été dictés en quelques jours dans un état « d'immédiat saisissement » par l'inspiration née dans cette tour de Muzot-sur-Sierre, où il s'est réfugié depuis 1921, et les *Elégies de Duino* commencées douze ans plus tôt, qu'il vient d'achever dans « la calme concentration de son premier hiver valaisan ». Dès le début de leur échange épistolaire, Rilke est amené à lui parler de son état de santé qui l'empêche de rendre visite à la jeune femme et l'oblige à des séjours forcés en sanatorium. Tous deux ont une passion commune pour les fleurs et Rilke, qui fera graver sur sa tombe cette épitaphe : « Rose, oh pure contradiction, volupté de n'être le sommeil de personne sous tant de paupières », est ici peut-être plus que jamais hanté par cette évanescence de la fleur, symbole de la fragilité humaine. S'ils s'envoient de réels bouquets de fleurs – ce dont Rilke a toujours fait usage auprès de nombreuses correspondantes –, c'est aussitôt pour lui prétexte à « filer la métaphore », et en cela il s'inscrit dans une tradition que d'innombrables poètes avant lui ont inventorié, pour ne citer que Novalis, Baudelaire, Valéry ou Mallarmé, parmi les plus proches. Rilke évoque sa vie de reclus dans la tour de Muzot durant les mois d'hiver et l'atmosphère austère du pays Valais, où ce n'est qu'au printemps qu'il reçoit la visite de ses amis pour « quelques heures de causerie ». La correspondance s'interrompt le 11 juin 1924 pour reprendre en 1926. Entre-temps, Rilke a séjourné à Paris : « L'année dernière, pendant ces longs mois que j'ai passé à Paris, je me suis souvent senti de l'interruption de nos relations épistolaires, me découvrant un besoin spontané de vous parler de telle ou telle impression entre les innombrables dont Paris m'avait comblées. » Il partage avec Antoinette son émerveillement du « miracle de cette ville qui n'a son égal nulle part », de la générosité aérienne de son ciel qui est pour Rilke « un élément d'extase », du sanctuaire de Saint-Julien-le-Pauvre où il avait coutume d'aller se réfugier. Les bouquets qu'il continue de recevoir d'Antoinette lui font se souvenir de « ces délicates anémones que j'allais éveiller autrefois dans mon grand jardin à Rome ; car elles dormaient encore quand je sortais, matinal, et c'était moi qui leur jetais le tempérament du jour entre leurs paupières hésitantes [...] » Car il en est des fleurs comme de ces « autres fleurs écrites », elles ébauchent « comme une lointaine et secrète mythologie de la promenade éternelle ». Le poète semble définitivement posté à l'un de ces carrefours « dont la secrète voirie de la vie semble gourmande ». Un charme envoûtant se dégage de cette langue sensuelle, précise et d'une musicalité semblable aux « pages d'un antiphonaire

illuminé », d'autant plus remarquable que Rilke écrivait sa correspondance en français, réservant l'allemand à la poésie. Dans l'une des dernières lettres qu'il adresse à Antoinette de Bonstetten, le poète qui s'était toujours fait un devoir de consentir à la vie, « car le véritable attachement à la vie consiste, il me semble, à aimer », lui confie redouter à présent cette solitude si nécessaire à la création. Peut-être pressent-il la réalité de sa douleur et la mort prochaine qui l'emportera bientôt ? : « Une fine pointe de mon instinct s'acharne contre ma nature et attaque constamment cette secrète unité vitale du « moi » que nous n'atteignons jamais complètement, mais qui sans cesse se reconstitue. »

À qui Berlioz s'adresse-t-il quand en 1864, il écrit, deux ans après la mort de sa seconde épouse, ces mots : « Je vous ai aimé, je vous aime, je vous aimerai, et j'ai soixante et un an, et je connais le monde et n'ai pas une illusion. » À la jeune, belle, éblouissante et célèbre virtuose Mlle Patti, « cet oiseau merveilleux aux yeux de diamant » ? Non, celle qu'il aime d'amour est une femme âgée de soixante-sept ans, « triste et obscure, à qui l'art est inconnu, et qui possède mon âme, comme elle l'eut autrefois, comme elle l'aura jusqu'à mon dernier jour ». Elle s'appelle Estelle Fornier, née Dubeuf, est veuve d'un magistrat Casimir Fornier, et vit retirée à St Symphorien d'Ozon, dans le Dauphiné, où elle se consacre à ses enfants. C'est en 1815, à Meylan, près de Grenoble, que tout a commencé. En vacances d'été chez son grand-père paternel, Berlioz alors âgé de douze ans, y rencontre Estelle dix-huit ans. L'enfant est comme frappé de commotion à la vue de la jeune fille. : « Tout le monde, raconte Berlioz dans ses *Mémoires*, à la maison et dans le voisinage, s'amusait de ce pauvre enfant de douze ans, brisé par un amour au-dessus de ses forces. » Les amours de Berlioz ont toujours été empreints de références littéraires, et ce premier amour qu'il mettra au-dessus de tous les autres, ne déroge pas à la règle. Etienne Barilier souligne combien la pastorale de Florian joua un rôle fondateur dans l'œuvre musicale de Berlioz. Il suffit pour s'en convaincre de lire ce qu'en dit Berlioz dans ses *Mémoires* : « [...] Estelle. Ce nom seul eût suffi pour attirer mon attention; il m'était cher déjà à cause de la pastorale de Florian (*Estelle et Némorin*) dérobée par moi dans la bibliothèque de mon père, et lue en cachette, cent et cent fois. » Plusieurs fois, il reviendra en pèlerinage à Meylan, en ces lieux « habités par les rêves de l'enfance ». « Estelle !... encore belle !... Estelle !... la nymphe, l'hamadryade du Saint-Eynard, des vertes collines de Meylan ! » s'écriera-t-il en la revoyant seize ans plus tard, sans oser se faire connaître d'elle. Quand en 1864, Berlioz ose lui demander de la rencontrer enfin, Estelle Fornier a bien changé, mais Berlioz n'en a cure : « Dieu ! Qu'elle me parut changée de

visage ! [...] Pourtant, en la voyant, mon cœur n'a pas eu un instant d'indécision et toute mon âme a volé vers son idole, comme si elle eût été encore éclatante de beauté. » Car la correspondance que nous allons lire est l'histoire d'une fiction, un roman né à Meylan, dans un décor de théâtre. Nous ne disposons malheureusement pas des lettres d'Estelle Fournier qu'à sa demande, Berlioz a détruites, mais les *Mémoires* du compositeur et les lettres à Estelle, parlent d'eux-mêmes. Berlioz veut abolir le temps, ce temps exécrable, ce « Profanateur affreux ! » ; il est encore cet enfant de douze ans pour qui Estelle n'a jamais existé que dans l'imagination, et son amour de jeunesse croyant détruire les illusions du passé en lui envoyant son portrait de vieille dame, ne fait que renforcer l'exaltation de Némorin pour sa Stella Montis. L'envie lui prend de lui écrire un vaste poème symphonique à l'égal de ce qu'il a fait pour la *Symphonie fantastique* ou *Harold en Italie*, mais il n'en a plus la force : « Ce ne serait pas digne du sujet, les souffrances physiques me paralyseraient, et je ne veux m'exposer à écrire en pareil cas une œuvre médiocre ». Peu à peu le ton des lettres se fait plus apaisé. Il se présente à Estelle comme un malade en voie de rémission ; ces réflexions qu'elle lui fait sur la vie, il se les fait lui-même à chaque instant, « elles sont trop justes et trop vraies », mais il voudrait seulement qu'elle lui tienne la main. Car il a beau faire, il ne peut se défendre de cette passion coupable, au risque « de dire toujours la même chose » :

« Quel rabâcheur je suis ! Et pourtant je ne suis pas comme cet Anglais, qui se coupa le cou, pour ne pas avoir l'ennui de voir le soleil se lever tous les matins du même côté. Au contraire, je voudrais que mon soleil fût constamment sur l'horizon, je ne me laisserais jamais de le regarder. »

Lettres d'amants - Hugo, Rilke, Berlioz - commentées par Jérôme Picon, Robert Kopp, Étienne Barilier. Collection Anne-Marie Springer Éd. Textuel, 21 octobre 2009, 192 pages. 50 €

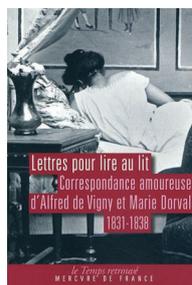
Avec le soutien de



Dernières parutions

Par Elisabeth Miso

Correspondances



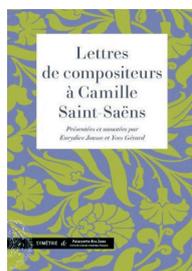
Lettres pour lire au lit : Correspondance amoureuse d'Alfred de Vigny et de Marie Dorval 1831-1838. Les biographes d'Alfred de Vigny ont longtemps sous-estimé l'importance de Marie Dorval dans l'existence de l'écrivain, préférant la cantonner à un rôle de maîtresse capricieuse et infidèle. Les cent trente-cinq lettres réunies ici, démentent le caractère anecdotique prêté à leur liaison, laissant éclater toute l'étendue de leur passion. Vigny et Marie Dorval deviennent amants à l'été 1831, il est déjà un poète renommé, elle est une actrice vedette qui triomphe dans *Antony*, le drame

romantique d'Alexandre Dumas. Le poète fait de la comédienne sa muse et écrit pour elle *La Maréchale d'Ancre*, *Quitte pour la peur* et *Chatterton*. Pendant sept ans, ces deux âmes exaltées semblent s'épanouir dans cette relation toute d'admiration, de tendresse et de complicité. Pourtant leur amour ne résistera pas aux séparations et aux accès ravageurs de leur jalousie. Éd. Mercure de France, Le temps retrouvé, 297 p, 19,80 €.



La Comtesse de Sabran et le Chevalier de Boufflers, Le lit bleu. Correspondance 1777-1785. Édition présentée et établie par Sue Carrell. Sue Carrell, spécialiste de la littérature épistolaire du XVIIIe siècle s'est consacrée plus de vingt ans à cette correspondance amoureuse. Elle a été séduite par la finesse d'esprit avec laquelle ces lettres témoignent des sentiments mais aussi du parcours de ce couple face à l'effondrement de son monde en ces temps de profondes mutations. En mai 1777, le prince de Ligne présente Stanislas Jean de Boufflers à Éléonore de Sabran. Tous deux sont sous le charme.

Madame de Sabran, jeune veuve qui n'a jamais connu l'amour tente de conserver à leurs rapports une dimension amicale. Elle succombe à son attraction en 1781 mais les deux amants ne convoleront qu'en 1797, le chevalier ne voulant pas renoncer à ses revenus. Ce premier volume s'attache aux premiers moments de leur passion dans les années encore paisibles de l'Ancien Régime. Deux autres volumes à paraître en janvier et septembre 2010 abriteront leur histoire pendant la période d'éloignement du chevalier de Boufflers au Sénégal comme gouverneur puis durant la Révolution. Éd. Tallandier, La Bibliothèque d'Évelyne Lever, 365 p, 22 €.



Lettres de compositeurs à Camille Saint-Saëns. Présentées et annotées par Eurydice Jousse et Yves Gérard. Avant-propos de Pierre Ickowicz. Lettres conservées au Château-Musée de Dieppe. Le compositeur Camille Saint-Saëns (1835-1921), pianiste et organiste dès l'âge de 18 ans, acquiert aussitôt une très bonne réputation et suscite l'admiration de musiciens tels que Berlioz et Liszt. Reconnu pour ses oratorios, ses symphonies, ses douze opéras - dont le plus célèbre est *Samson et Dalila* (1877) - il aura aussi

laissé une abondante correspondance de plus de dix mille lettres reçues et volontairement abandonnées au musée de Dieppe fondé en son honneur, en 1890. À Berlioz, Bizet, Wagner, Liszt, Gounod et tant d'autres encore, Camille Saint-Saëns lui même, aimait-il écrire ? On n'en sait rien, en revanche, il était estimé, admiré et entretenait des liens amicaux certains avec des intimes du monde de la musique, connus ou moins connus, des compositeurs aussi bien français qu'étrangers dont le cercle, au fil des années s'agrandissait régulièrement. Au conservateur Ambroise Milet, un 9 février 1906, il confiait, non sans humour : « Mon cher Milet, Vous avez toutes raisons de trouver ma correspondance formidable, et pourtant vous n'en voyez qu'une faible partie ; la presque totalité disparaît dans les flammes et dans l'oubli ; je détruis même souvent des lettres que j'aimerais conserver, effrayé moi-même par ce déluge. Et songez qu'il faut répondre à tout cela, ou presque à tout. La notoriété a bien des inconvénients. » Ce qui a été préservé reste une mine pour les amateurs de musique classique et romantique, illustrant non seulement l'histoire de Camille Saint-Saëns, mais également celle de son entourage ; de Berlioz à Liszt, Wagner, Fauré, Franck, Massenet, Lalo, Tchaïkovsky, Rubinstein, Verdi ou encore Schumann. Éd. Symétrie, 670 p. Corinne Amar
Livre édité avec le soutien de la Fondation La Poste.



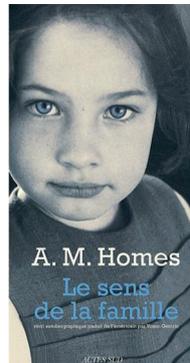
Romans



Danny Laferrière, *L'énigme du retour*. La mort du père exilé à New-York vient rompre le propre exil du fils installé à Montréal. Père et fils contraints de fuir Haïti, le même destin, l'histoire se répétant. Windsor Laferrière, opposant au régime de Papa Doc a laissé derrière lui femme et enfants en 1957. Dany Laferrière était journaliste en 1976 quand il a senti qu'il pouvait devenir la cible de la folie meurtrière de Bébé Doc et des tontons macoutes. Le père n'est jamais revenu et a fini ses jours dans une modeste chambre de Brooklyn. Le fils trente-trois ans après entreprend le voyage de retour pour annoncer sa mort à sa mère restée

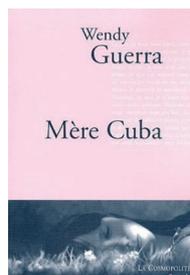
sur l'île avec le souvenir de cet amour. Le fils n'a pas la mémoire du père, comment reconnaître dans ce vieil homme élégamment vêtu couché dans son cercueil le jeune homme aux allures de dandy entrevu sur des photographies jaunies ? Comment se reconnaître dans cette île, ne pas se sentir étranger après toutes ces années d'absence ? Sur les traces de Windsor, sur les traces de son enfance et de sa jeunesse à Port-au-Prince, le romancier laisse affleurer des images, des odeurs, des sons, des émotions qu'il croyait évanouis. « Toutes ces choses que j'avais évacuées de mon esprit là-bas pour éviter d'être ligoté par la nostalgie ont une présence concrète ici. Elles s'étaient réfugiées dans mon corps où le froid les avait gelées. Mon corps se réchauffe petit à petit. Et ma mémoire se dégèle jusqu'à devenir cette petite flaque d'eau dans le lit. » La beauté des paysages, la sensualité des corps, la violence et la misère qui gangrènent l'île, la proximité de la mort qui rend chaque chose encore plus vivante, si pleine d'une énergie particulière, tout cela il le porte en lui comme il garde toujours sur lui une lettre de sa mère et un exemplaire du *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire. Magnifique poème-roman, *L'énigme du retour*, laisse entendre à quel point Dany Laferrière n'a jamais cessé d'être haïtien « [...] je n'ai plus l'impression d'être un écrivain, mais un arbre dans sa forêt. Je prends conscience que je n'ai pas écrit ces livres simplement pour décrire un paysage, mais pour en faire encore partie. » L'auteur embrasse dans un même regard sa terre natale et son territoire littéraire et prend toute la mesure de son attachement, de son déracinement et de ce qui le pousse à écrire. « Le dic-

tateur m'avait jeté à la porte de mon pays. Pour y retourner, je passe par la fenêtre du roman. » Éd. Grasset, 301 p, 18 €.



A. M. Homes, *Le sens de la famille*. Traduction de l'anglais (États-Unis) Yoann Gentric. « Être adopté c'est être adapté, être amputé puis recousu. Qu'on retrouve l'usage de ses fonctions ou pas, il y aura toujours des tissus cicatriciels. » En 1993, alors qu'elle est âgée de trente-deux ans et déjà écrivain, A. M. Homes voit ressurgir ses parents biologiques. Pour la jeune femme et la romancière « qui raconte des histoires et travaille à créer par l'imagination des vies qui n'ont jamais été » c'est l'occasion de réécrire son histoire et d'interroger les ressorts des liens familiaux qui se tissent ou qui font défaut. Le besoin de sonder cette part inconnue d'elle-même, le désir de s'inscrire dans un récit, l'entraîne dans une traque généalogique acharnée et

dans le passé de ses parents. Ellen Ballman, sa mère, était employée dans le magasin de Norman Hecht, un homme plus âgé, marié et père de famille. Elle était très jeune et leur liaison allait bouleverser son existence. Ellen a cherché des parents adoptifs pour l'enfant qu'elle n'assumait pas d'élever et ne s'est jamais pardonné cet abandon faisant de sa vie un long fleuve d'échecs et de solitude. Après toutes ces décennies de silence cette mère se montre particulièrement envahissante et son père au bout de plusieurs rendez-vous nimbés de faux espoirs finit par se volatiliser. Entre trouble des retrouvailles et difficulté à gérer le narcissisme de ses géniteurs, entre parents fantasmés et personnes réelles, la déception est cruelle. « Le fait est, que quelles que soient les motivations de chacun dans cette histoire, elles n'ont rien à voir avec moi— jamais il n'est question de mes besoins, de mes désirs [...] » . Avec subtilité, rage et une grande lucidité, A. M Homes décrypte cette confusion des sentiments dans laquelle nous jette notre rapport à nos origines et pour ce qui la concerne dessine les contours de son identité, singulier amalgame fait de son héritage biologique et adoptif. « Ce n'est pas sur elle que je pleure, mais sur moi-même, sur tous les accidents dont cette histoire est tissée, sur toutes les défaillances tant des uns que des autres, sur cette maudite fragilité de la condition humaine, sur la peur, sur la honte. » Éd. Actes Sud, 240 p, 19,80 €.

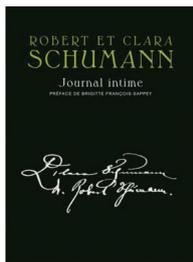


Wendy Guerra, *Mère Cuba*. Traduction de l'espagnol (Cuba) Marianne Millon. Wendy Guerra rédige depuis l'enfance des journaux intimes, son premier roman *Tout le monde s'en va* se nourrissait déjà de ce matériau à travers les confidences d'une enfant et d'une adolescente dans le Cuba des années 80. *Mère Cuba* met encore en scène une trame intime jouant avec les formes du journal, de la lettre, du dialogue radiophonique ou de la chanson populaire pour mieux révéler les imbrications profondes entre histoire personnelle et histoire nationale, entre aspirations

individuelles et destin collectif. Pour Wendy Guerra et pour les personnages qui habitent son imaginaire la question centrale est de vivre avec cette impossibilité qu'est Cuba, « Nous nous berçons dans un idéal flottant, un non-endroit, une utopie encastrée au centre des Caraïbes. » Certains s'exilent, d'autres comme elle ont choisi de rester « Comme Cuba est à Cuba et qu'on ne peut l'emporter ailleurs, j'y reviens. » Se débattre tout à la fois avec la mémoire de l'extraordinaire espoir soulevé par la révolution et le désenchantement du régime castriste, voilà ce à quoi ne peuvent échapper les trois femmes qui traversent ce roman. La narratrice Nadia Guerra est artiste et animatrice de radio jusqu'au jour où elle est suspendue de ses fonctions pour avoir manifesté à l'antenne ses désirs d'expression libre. Elle part pour Paris, puis à Moscou à la recherche de sa mère Albis Torres (inspirée de la propre mère de l'auteur) qui broyée par le système cubain avait fui, la laissant enfant avec son père. Elle retrouve une femme dévastée par la maladie d'Alzheimer et la ramène elle et le seul objet qui ne la quitte pas, une boîte noire de carton qui renferme

ses carnets, la mémoire de sa jeunesse, la mémoire de ces années à côtoyer Celia Sánchez, la légendaire guérillera proche de Fidel Castro, troisième figure féminine autour de laquelle s'articule le récit. Trois portraits, trois générations de femmes qui chacune à sa manière traverse son époque et tente d'ancrer sa vie dans l'oppressante réalité de l'île. « Ils ont organisé nos vies afin de nous alimenter avec l'illusion du bonheur. Elle fut si réelle que, même si elle n'a jamais existé, elle nous manque encore. » Éd. Stock, 312 p, 19 €.

Journaux



Robert et Clara Schumann, Journal intime. Textes choisis, traduits et présentés par Yves Hucher. Préface de Brigitte François-Sappey. Introduction de Marcel Brion de l'Académie française. C'est un journal écrit à deux mains et aussi une correspondance qui parle d'amour fou, de musique et des rêves pour conjurer les tourmentes du quotidien de deux musiciens de génie, unis pour la vie et couple unique dans l'histoire de la musique : Robert Schumann (1810-1856) et sa femme Clara Wieck (1819-1896). Il commence à rédiger son journal à l'âge de seize ans et demi, est très vite épris de musique, de

littérature, fréquente les salons et les sociétés musicales de Leipzig. C'est dans un de ces salons qu'il rencontre Friedrich Wieck, grand pianiste, professeur éminent et qui deviendra son maître vénéré, depuis qu'il a entendu sa fille Clara, jeune prodige de neuf ans, jouer. Elle écrit elle aussi, et toute enfant, de son côté. De 1835, date leur relation amoureuse. « Je ne me sens jamais aussi heureuse, aussi bien que lorsque je suis avec lui. Il n'a pas besoin de parler du tout. Je l'aime tant quand il est simplement en train de penser que je voudrais être capable d'écouter chaque idée », écrit Clara, de cet homme qu'elle vient d'épouser en 1840, malgré le refus intransigeant de son père. Mariés, ils poursuivront ce journal jusqu'en 1843, prenant la plume à tour de rôle, une semaine chacun. *Je* deviendra *Nous*. Journal et correspondance sont étayés d'un choix de documents, de lettres, de journaux et de notes introductives qui évoquent ces deux vies, leurs quatorze années ensemble, jusqu'au drame de la folie de Robert, puis sa mort tragique, à laquelle Clara survivra quarante-deux ans ; pour ses filles et l'œuvre de son mari. Éd. Buchet-Chastel, 295 p. 19 €. Corinne Amar

Le prochain *FloriLettres*...

... sera consacré à André Breton, *Lettres à Aube 1938-1966*.

Avec le soutien de



Lettres à Aube 1938-1966, André Breton. Éd. Gallimard. Correspondance inédite d'André Breton avec sa fille Aube qui débute en 1938 lorsqu'elle est enfant et s'achève en 1966, alors qu'elle est devenue l'épouse de Yves Elléouët. Cette édition est établie à partir des originaux conservés à la bibliothèque Jacques-Doucet et comprend des fac-similés.

Agenda

Lecture



Lettres d'amants
Lecture par Patrick Poivre d'Arvor
Le 19 octobre à 20 heures
Auditorium du Siège du Groupe La Poste

Cette lecture est organisée à l'occasion de la parution du livre, *Lettres d'amants*, Correspondances inédites de Victor Hugo, de Rainer Maria Rilke et d'Hector Berlioz (Éditions Textuel, collection Anne-Marie Springer).
Livre publié avec le soutien de la Fondation La Poste.

(Sur invitation)

Avec le soutien de



Auditorium
Siège du Groupe La Poste
44, boulevard de Vaugirard
75015 Paris

Prix littéraires

Prix Clara - 3ème édition
Le 8 octobre 2009
Hôtel de Ville de Paris

Créé en mémoire de Clara S. décédée subitement à l'âge de 13 ans d'une malformation cardiaque en septembre 2006, le prix Clara est destiné aux écrivains en herbe de 11 à 17 ans.

Six cents nouvelles ont été reçues cette année pour cette troisième édition.

Le prix a été remis par l'écrivain Guillaume Musso, le 8 octobre, dans les salons de l'Hôtel de Ville de Paris. Les éditions Héloïse d'Ormesson ont publié un recueil rassemblant les nouvelles des huit lauréats. Le volume étant à vocation caritative, les bénéfices sont versés à l'ARCFA (Association pour la recherche en cardiologie du foetus à l'adulte de l'hôpital Necker Enfants malades).

Les lauréats 2009 :

Marie FRESS, *L'envoûtement des mots*

Clara GONIN, *L'Appareil photo*

Marie LÉCUYER, *La Soumission et la Haine*

Charlotte MARSAC-MOUGENOT, *La Route du « Là-Bas »*

Fabien MAURIN, *On m'a volé la Tour Eiffel !*

Claire MERCIER, *Agonie verte*

Hélène PIERSON, *Noé Décentré*

Tiphaine SCHOLER, *Frontières*

L'an passé près de 700 jeunes ont adressé leurs textes et 6 d'entre eux ont été couronnés (Lauren Prigent, Juliette Porte, Eloïse Gasteuil, Pierre-François Gimenez, Hélène Carantino, Garance Colcombet-Cazenave)

Membres du Prix Clara

Erik Orsenna (président), Camilla Antonini, Gilles Cohen-Solal, François Dufour, Isabelle Leuret, Bernard Lehut, Florence Malraux, Héloïse d'Ormesson, Jorge Semprun, Bernard Spitz et Alexandre Wickham.



Avec le soutien de





Avec le soutien de



Prix Sévigné Le 22 octobre à 12 heures Siège du Groupe La Poste

Le Prix Sévigné a été créé en 1996 à l'occasion du tricentenaire de la mort de la Marquise de Sévigné. Soutenu par la fondation La Poste, il couronne la publication d'une correspondance inédite ou d'une réédition augmentée d'inédits apportant une connaissance nouvelle par ses annotations et ses commentaires. Le Prix Sévigné 2008 a été remis à Jean-Jacques Lefrère pour *Arthur Rimbaud, Correspondance* (éditions Fayard), et à Monique Baccelli pour *Giacomo Leopardi, Correspondance générale 1807-1837* (éditions Allia) pour le prix étranger. Le Festival de la Correspondance de Grignan est partenaire du Prix Sévigné.

Les membres du jury

Claude ARNAUD, Jean-Pierre de BEAUMARCHAIS, Manuel CARCASSONNE, Jean-Paul CLEMENT, Charles DANTZIG, Pierre KYRIA, Marc LAMBRON, Jean-Marc LERI, Diane de MARGERIE, Ivan NABOKOV, Eric OLLIVIER;

En 2009, les jurés ont présélectionné :

Stefan Zweig, *Correspondance Tome III 1932-1942*, Éditions Grasset

Charles Darwin, *Origines, lettres choisies 1828-1859*, Éditions Bayard

Reinaldo Arenas, *Lettres à Margarita et Georges Camacho (1967-1990)*, Éditions Actes Sud

André Gide - Paul Valéry, *Correspondance (1890-1942)*, Éditions Gallimard

Espace Marque
Siège du Groupe La Poste
44, boulevard de Vaugirard
75015 Paris



Avec le soutien de



Prix Wepler - Fondation La Poste Brasserie Wepler Remise des prix le lundi 16 novembre

Le prix Wepler-Fondation la Poste est doté de 10 000 euros et la mention de 3000 euros, destinée à récompenser une oeuvre marquée par une audace, un excès, une singularité résolument en dehors de toute visée commerciale.

Sélection du prix Wepler-Fondation La Poste 2009

David Boratav, *Murmures à Beyoglu*, Gallimard

Raymond Federman, *Les carcasses*, Léo Scheer

Hélène Frappat, *Par effraction*, Allia

Thierry Hesse, *Démon*, Éditions de l'Olivier

Frédéric Junqua, *Kart*, Léo Scheer

Jérôme Lafargue, *Dans les ombres sylvestres*, Quidam Éditeur

Dany Laferrière, *L'énigme du retour*, Grasset

Noémie Lefebvre, *L'autportrait bleu*, Verticales

Jean-Marc Lovay, *Tout là-bas avec Capolino*, Éditions Zoé

Catherine Mavrikakis, *Le ciel de Bay City*, Sabine Wespieser Éditeur

Lyonel Trouillot, *Yanvalou pour Charlie*, Actes Sud

Stéphane Velut, *Cadence*, Christian Bourgois Éditeur

Brasserie WEPLER
14, place de Clichy
75018 PARIS

Festival

La fureur des mots Du 13 au 29 novembre Paris 14e

L'ASSOCIATION APLE 14 - Association pour la Promotion de la lecture et de l'écriture organise tous les deux ans dans le 14ème arrondissement de Paris un événement festif, populaire et participatif, la « Fureur des Mots », dans le but de promouvoir l'écriture et la lecture auprès d'un large public.

Dédicaces, balades littéraires, spectacles, contes, conférences, films, concours de lettres...

Une trentaine de manifestations sont prévues, avec les bibliothèques, les écrivains, les éditeurs, les libraires et les artistes de l'arrondissement.

Le Fil rouge 2009 sera l'oeuvre et la personnalité d'Aimé Césaire, disparu l'an dernier et dont le nom doit être donné à la Bibliothèque Plaisance.

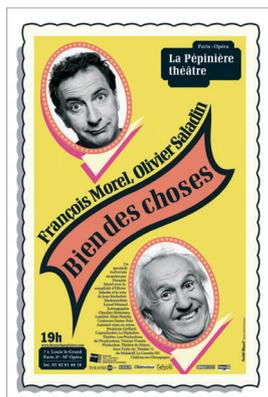
Avec le soutien de



La Fondation a décidé de soutenir l'Association APLE en contribuant au financement du concours de lettres « Lettre à mon ami antillais » organisé sur le 14ème arrondissement par les écoles primaires.

Théâtre

Bien des choses - François Morel et Olivier Saladin Du 10 septembre au 31 octobre 2009 La Pépinière Théâtre



C'est l'été. Les Rouchon écrivent aux Brochon et réciproquement. Dans ces lettres du front de la société des loisirs, François Morel en « moqueur mélancolique » s'amuse avec un humour souvent tendre, parfois mordant, de ce besoin irrésistible de changer de décor.

« Les Rouchon* écrivent aux Brochon** mais quelquefois aussi les Brochon qui ne veulent pas être en reste écrivent aux Rouchon. Cela donne une correspondance abondante, volumineuse, fourmillante, postée de partout, de Venise, de Caracas, de Colombey les deux Eglises... Chez soi, on rêve de croisières, d'azur et de palmiers. Là-bas, si loin, on a la nostalgie de ses chaussons. Les points de vue se mêlent aux images du monde. Bien sûr, les clichés se trouvent souvent de chaque côté de la carte mais le goût de l'ailleurs reste intact. L'aventure qui se trouve parfois au coin de la rue ne peut être partout en même temps». François Morel

*Roger et Madeleine

**Robert et Janine

Avec François Morel et Olivier Saladin

Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi, Samedi à 19H00.
Tarifs : 17-32 € tarif plein ou 17-25 € tarif adhérent

Pépinière Théâtre
7 rue Louis Le Grand, 75002 Paris
Métro : Opéra ou Pyramide
Bus : 68, 95, 27, 21 Arrêt Opéra
Parking : Marché Saint Honoré, Place Vendôme

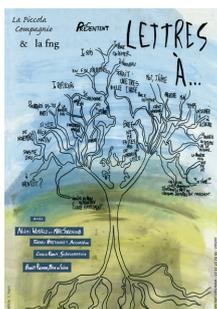
Lettres à... Du 23 septembre au 26 octobre à Paris, Pont-Audemer, Aurillac, Falaise...

Un spectacle présenté par la FNG & La Piccola Compagnie

Lettres à... ce sont d'abord de vieux auteurs, des personnes âgées qui ont écrit depuis 2001 dans le cadre d'un concours épistolaire organisé par la Fondation Nationale de Gérontologie.

Lettres à... c'est ensuite une rencontre. Entre certaines de ces lettres et de jeunes comédiens qui y découvrent ces vieux auteurs, ces vieilles personnes qui n'ont peur ni des émotions ni des coups de gueule, qui se refusent à laisser la tristesse ou le rire, l'utopie ou la nostalgie, la pensée de la mort ou le reflet du sourire d'un enfant... être l'apanage d'une génération. Des jeunes comédiens qui souhaitent alors, à ces lettres, prêter leur voix, leur corps, leur jeu, pour nous les transmettre en chair et en os, dans l'espace-temps d'un spectacle.

Lettres à... c'est aussi en chair, en os et en musique. Un musicien compositeur, qui a rejoint ces comédiens et leurs auteurs, et qui chemine à leur côté. En improvisateur, en poète, en offrant aux



mots et aux histoires la résonance qu'offre la musique quand elle sait ne pas s'opposer au silence, ne pas s'imposer, juste accompagner, vibrer, évoquer, quitter le lieu, changer de temps. Lettres à... c'est enfin, à travers le filtre du théâtre, découvrir ou retrouver la parole des vieilles personnes, entendre ce qu'elles nous disent, au présent, de la manière dont le passé nourrit leur vision de notre société, de son avenir, des relations entre les générations. Ce qu'elles nous disent des progrès dont elles ont profité et profitent, des temps sombres ou heureux qu'elles ont vécu et vivent, des questions de vie, de travail, de temps libre, de famille, de santé, de politique, de société... Des questions qui ne cessent de les animer et sur lesquelles elles invitent les plus jeunes à dialoguer. Entre autres pour que l'âge, quel qu'il soit, ne devienne jamais un facteur d'exclusion. Ce spectacle a été soutenu par la Ville de Paris et le Conseil Général du 77. Lettres à... a reçu le prix «audiens générations» pour la création d'un DVD autour du spectacle et de son public.

Avec :
Noëmi Waysfeld
Marc Sollogoub
Thierry Bretonnet Accordéon

Mise en scène :
Benoît Richter

Scénographie :
Carole Rayon

Création Lumière :
Jean-Yves Perruchon
<http://www.lapiccola.net/>

Salle des Congrès d'Aurillac
12 octobre 2009 à 16h - Aurillac

Théâtre de la ville de Falaise
21 octobre 2009 à 14h30 et 20h30 Théâtre du Forum de la Ville de Falaise, Place Guillaume le Conquérant 14700 FALAISE.

Mairie du 19e - Paris
22 octobre 2009 à 15h30 - Centre d'animation Curial, 90, rue Curial - 75019 Paris / Tél : 01 40 34 91 69 - Fax: 01 46 07 96 33.

Mairie du 9e - Paris
26 octobre 2009 à 15h - salle Rossini de la Mairie du 9ième arrdt., 6 rue Drouot, 75009 Paris.

Appel à contribution

Paroles de Lettres Un appel à tous les français à partir du 15 septembre



Nous gardons tous dans nos trésors des lettres auxquelles nous tenons plus que tout... Pour leur émotion, pour leur gravité, pour leur drôlerie, pour la vie et pour les souvenirs qu'elles immortalisent...

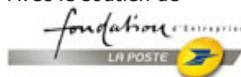
Afin de mieux partager l'émotion du courrier, La Poste et Jean-Pierre Guéno publieront les plus belles lettres des particuliers et des postiers pour les immortaliser et pour transmettre l'histoire et la parole de ceux qui les ont écrites.

Envoyez les plus belles lettres et les plus belles histoires de lettres qui peuplent vos archives ou votre imagination avant le 30 novembre 2009 à :

« PAROLES DE LETTRES »
BP 109
75363 PARIS CEDEX 08
ou par mail à jpgueno@wanadoo.fr

Les florilèges et les anthologies de correspondances de personnages célèbres rencontrent de grands succès d'édition. Mais personne n'a jamais publié jusqu'à présent les plus belles lettres des français.

Avec le soutien de



12 ans après *Paroles de poilus* et à l'occasion de son douzième titre à paraître en octobre 2010, la collection « Paroles de » créée par Jean-Pierre Guéno va s'étoffer d'un nouveau recueil de lettres qui célèbrera les correspondances des particuliers, et les trésors de l'épistolaire.

Plus que jamais, à l'aube du XXIème siècle, à l'ère du mariage de l'écran et du papier, à l'ère du

jetable et de l'éphémère, la lettre, qu'elle soit manuscrite ou numérique, est un vecteur incomparable de communication riche et pérenne, de communion autour de la langue française, de partage d'émotion, de transmission, et de renforcement du lien social.

Il était donc logique que La Poste et sa Direction du Courrier s'associent à Paroles de Lettres dans le cadre de leur programme « Partageons l'émotion du courrier ».

Expositions



Fisherman at the street, Tel Aviv, 1952.

Fisherman at the street, Tel Aviv, 1952
© Rudi Weissenstein // Courtesy
Pri-Or Photo House 2009

Rudi Weissenstein « Tel-Aviv , 1936 - 1960 » 60 photographies - Portrait d'une ville Du 1er Octobre au 7 Novembre 2009

Inauguration de l'exposition le jeudi 1er octobre (nocturne jusque 22h)
chez PHOTO4 (4 rue Bonaparte) et Galerie LWS (6 rue Bonaparte)

Toute la nuit du samedi 3 octobre, projection des 60 images de l'exposition,
devant la Galerie LWS, 6 rue Bonaparte, dans le cadre de la Nuit Blanche 2009

4-6 rue Bonaparte - 75006 Paris
Renseignements: <http://www.galerie-lws.com>
Tel. 01 43 54 23 03 - contact@photo4.fr - <http://www.photo4.fr>

Rudi Weissenstein (1910-1992) est né en République Tchèque. Après des études de photographie à Vienne, il intègre un journal à Prague. En 1936 il s'installe en Palestine et continue son métier de photographe reporter. Aussitôt, institutions et magazines font appel à lui. En 1948, il est photographe officiel pour la déclaration d'indépendance de l'état d'Israël. Entre temps, il a ouvert avec son épouse Miriam, le studio de photographie PRI-OR PHOTO HOUSE à Tel-Aviv, (<http://www.zalmania.co.il/>) toujours en activité, aujourd'hui riche de 250 000 négatifs.

Ce voyage photographique de 1936 à 1960, montre la vie sociale et culturelle de cette ville, fortement imprégnée de l'architecture Bauhaus, une sorte un portrait de jeunesse de la ville blanche de Tel-Aviv, qui n'a jamais aussi bien porté ce nom qu'à cette époque.

Les photographies présentées dans les deux lieux d'exposition (Galeries PHOTO4 et LWS) sont des tirages argentiques postérieurs au format 40 x 50 cm, en édition limitée à 8 exemplaires.

L'art postal mis à l'honneur au Grand Palais Pierre-Stéphane Proust, collectionneur caennais, expose ses plus belles enveloppes illustrées, du 3 au 9 novembre 2009



Enveloppe avec collage
de Jacques Prévert
Coll. Pierre-Stéphane Proust

Du 3 au 9 novembre prochain, Pierre-Stéphane Proust est l'un des invités d'honneur de la Société des Artistes Français à l'occasion du salon 2009 « Art en Capital », au Grand Palais de Paris. Le collectionneur d'art postal caennais y présente les 65 plus belles enveloppes illustrées qu'il a rassemblées ou reçues d'artistes et d'écrivains de renom. Une grande première pour lui et pour l'art postal !

Depuis une quinzaine d'années, Pierre-Stéphane Proust se passionne pour les créations artistiques voyageant à découvert par la Poste, que l'on nomme « art postal ». Après avoir entrepris une collection unique d'enveloppes illustrées à la main remontant au 18ème siècle, il invite depuis de nombreux peintres, sculpteurs, dessinateurs, créateurs à lui adresser ces courriers extraordinaires, dans la perspective d'éditions et d'expositions originales. Conquis par l'originalité de sa démarche et la notoriété des artistes qui ont participé à ses projets, la Société des Artistes Français lui offre un espace totalement dédié à sa collection. Pierre-Stéphane Proust a ainsi conçu, pour le salon « Art en Capital, l'exposition interactive « Art

postal : l'enveloppe s'illustre » à partir des prestigieux courriers décorés de Jacques Prévert, Ben, Michel Butor, Leonardo Cremonini, Henri Cueco, Philippe Geluck, Gotlib, Pierre Etaix, Plantu, Faizant, Moretti, Jean-Louis Scherrer, Jacques Villeglé, Vladimir Velickovick, Claude Viallat...

« L'art postal permet de faire découvrir une grande diversité d'expressions artistiques, d'émouvoir et de surprendre un large public. Dans mes expositions, j'invite adultes et enfants à s'adonner au plaisir de la correspondance illustrée. A l'heure des e-mails, l'art postal est un moyen de communication unique : rien ne remplace le plaisir d'adresser ou de découvrir un courrier attentionné dans sa boîte aux lettres ! » Pierre-Stéphane Proust

Pierre-Stéphane Proust est également l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'art postal, consacrés aux plus belles enveloppes illustrées.

Pour en savoir plus :

<http://artpostal.com>

Les actions de mécénat de la Fondation La Poste

Fidèle aux valeurs du groupe La Poste, la Fondation soutient l'expression écrite en aidant l'édition de correspondance, en favorisant les manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique et en s'engageant en faveur des exclus de l'écriture.

Lundi 16 avril 2007, Renaud Donnedieu de Vabres, ministre de la culture et de la communication, a remis à La Fondation La Poste, représentée par Jean-Paul Bailly, président du Groupe La Poste, la **médaille de Grand Mécène** du Ministère de la culture et de la communication

Le timbre de la Fondation La Poste



Création d'Elisabeth Maupin
d'après M2baz © La Poste, 2006

Aide à l'édition de correspondances et aux publications qui valorisent l'écriture épistolaire

Publications automne 2009

Lettres à Camille Saint-Saëns. Éd. Symétrie (Lyon)

Madame de Maintenon, Correspondance. Éd. Honoré Champion. Parution du volume 2. Projet présenté par le Collège de France, une équipe européenne de recherche entreprend l'édition intégrale de la correspondance active de Mme de Maintenon. 7 tomes à paraître jusqu'en 2010.

Théodor W. Adorno- Thomas Mann Correspondance 1943-1955. Éd. Klincksieck. Theodor W. Adorno et Thomas Mann sont en exil aux Etats-Unis quand débute cette correspondance. L'écrivain rédige *Docteur Faustus* et fait appel au philosophe pour ses connaissances musicales approfondies de l'œuvre de Berg et Schönberg. Au-delà de la musique, la culture allemande et le destin de l'Allemagne sont au cœur de ces échanges, notamment au moment où, une fois le nazisme vaincu, il leur faut choisir entre le retour et un exil définitif.

Lettres d'amants. Éd. Textuel. 22 lettres de Rainer Maria Rilke à Antoinette de Bonstetten, écrites entre 1924 et 1926. 7 lettres de Victor Hugo à Juliette Droüet datées de 1873. 20 lettres d'Hector Berlioz à Estelle Fournier envoyées entre 1864 et 1867. Collection Anne-Marie Springer.

Correspondance Virginia Woolf et Lytton Strachey 1906-1931. Éd. Gallimard Le Promeneur. Publiée pour la première fois dans son intégralité et augmentée de lettres retrouvées, cette correspondance se poursuit jusqu'à la mort de Lytton Strachey, critique littéraire et essayiste. Ces échanges entre deux esprits aigus offrent une chronique captivante du cercle de Bloomsbury (groupe formé par des artistes et des intellectuels qui se sont régulièrement réunis dans ce quartier de Londres entre 1907 et 1930).

Lettres à Aube 1938-1966, André Breton. Éd. Gallimard. Correspondance inédite d'André Breton avec sa fille Aube qui débute en 1938 lorsqu'elle est enfant et s'achève en 1966, alors qu'elle est devenue l'épouse de Yves Elléouët. Cette édition est établie à partir des originaux conservés à la bibliothèque Doucet et comprend des fac-similés.

Lettres à Maricou, Alexandre Vialatte. Éd. Au Signe de la Licorne. Correspondance qui débute en 1922, lorsque Vialatte, rédacteur à la revue Rhénane à Mayence, tombe amoureux de Maricou, sa dactylo, déjà fiancée... Tentatives de séduction épistolaire puis des lettres polies qui conservent les traces d'un chagrin profond trente ans plus tard.

N°35 de la REVUE de l'A.I.R.E. EPISTOLAIRE. Éd. Honoré Champion. L'Association Interdisciplinaire de Recherche sur l'Epistolaire existe depuis 1981 et regroupe les meilleurs spécialistes de l'épistolaire. Sa revue annuelle EPISTOLAIRE, a une diffusion internationale et publie les travaux de recherche réputés pour leur sérieux et le plus souvent pour leur caractère novateur. Site Internet www.epistolaire.org
Soutien à la publication du numéro 35 de la Revue (Dossier «Quand l'écrivain publie sa correspondance»)

Guillaume Apollinaire, Correspondance avec les artistes 1902-1918. Éd. Gallimard. Quelques six cents lettres échangées avec une centaine d'artistes composent cette correspondance qui offre un intérêt historique (relations artistiques, vie des galeries et des musées, l'art pendant la Grande Guerre...) mais également biographique et esthétique (influences, évolutions)
Édition établie par Laurence Campa et Peter Read.

Manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture.

Ces actions sont soutenues par les postiers

Automne 2009

Fêtes Renaissance du Roi de l'Oiseau. Du 16 au 20 sept. 24ème édition au PUY-EN-VELAY, soutien du Festival en collaboration avec l'ANCI Puy-de-Dôme

Compagnie Clarence. Les 18, 19 et 20 sept. Spectacle «Le voyage sans retour de Victor Jacquemont». Création théâtrale en six tableaux, issue de la correspondance et du journal de Victor Jacquemont (1801-1832) écrivain, voyageur et botaniste. Représentations pendant les journées du patrimoine dans la rue Jacquemont XVIIème arrondissement de Paris.

Soirée lecture de la Correspondance Nelly Kaplan / André -Pieyre de Mandiargues. Le 21 sept. à l'Auditorium du Siège de La Poste. «Ecris-moi tes hauts faits et tes crimes...» publié aux Editions Tallandier avec le soutien de la Fondation et paru en mai 2009. Lecture des lettres par Nelly Kaplan et Michael Lonsdale.

Les Correspondances Manosque - La Poste / 11ème édition. Du 23 au 27 sept. Soirée lecture *Lettre à Génica, la folie d'amour* / Antonin Artaud, vendredi 25 septembre
Lecture quotidienne à l'Hôtel Voland de la correspondance du poète Louis Kremer 1914-1918 *D'encre, de fer et de feu* ouvrage publié avec le soutien de la Fondation.

Correspondances actuelles d'écrivains sur les routes de l'Aéropostale projet du P.E.N. Club de France, année 2009 / projet sur 3 ans (2e année). Susciter une correspondance entre des écrivains contemporains vivant dans des pays différents qui ont été touchés par la grande aventure de l'aéropostale, prioritairement : l'Europe, l'Afrique et l'Amérique latine.

Café Littéraires de Montélimar 14ème édition. Du 1er au 4 octobre. Lecture feuilletton du livre de John Berger *Lettres de A à X* sur 3 jours du vendredi au dimanche.

Lettres d'amants. Le 19 octobre. Soirée lecture à l'Auditorium du Siège de La Poste. Lecture de lettres de Rainer Maria Rilke, Victor Hugo et Hector Berlioz à l'occasion de la sortie de *Lettres d'amants* publié aux Editions Textuel.

La Fureur des mots. Festival dans le 14e arrondissement de Paris. Du 13 au 29 novembre. L'ASSOCIATION APLE 14 - Association pour la Promotion de la lecture et de l'écriture organise tous les deux ans dans le 14ème arrondissement de Paris un événement festif, populaire et participatif, la « Fureur des Mots », dans le but de promouvoir l'écriture et la lecture auprès d'un large public.

Prix littéraires

3ème édition du Prix Clara : Pour concourir au Prix Clara 2009, il faut : - avoir moins de 17 ans au 28 septembre 2009 ; - écrire une nouvelle en français de 5 à 70 pages (de 7500 à 105 000 signes) ; - l'envoyer par courrier avant le 11 mai 2009 accompagné d'une déclaration sur l'honneur indiquant que le texte a bien été écrit par l'auteur.

Le concours est ouvert à tous les jeunes des pays francophones. Aucun thème n'est imposé.

La nouvelle est à adresser : - soit par voie postale à l'adresse suivante :

Editions Héloïse d'Ormesson / Prix Clara // 87 boulevard Saint-Michel // 75005 Paris

- soit par e-mail à prixclara@editions-heloisedormesson.com

Les nouvelles peuvent être adressées à partir du mois de janvier 2009.

Le Prix Clara sera décerné le 8 octobre 2009 à l'hôtel de Ville de Paris. Le ou les lauréates verront leur oeuvre publiée par les Éditions Héloïse d'Ormesson. Le volume étant à vocation caritative, les bénéfices de sa vente seront versés à l'Association pour la recherche en cardiologie du fœtus à l'adulte de l'hôpital Necker-Enfants malades.

<http://editionseho.typepad.fr/prixclara/>

Prix Sévigné 2009. Remise le 22 octobre 2009 à l'Espace Marque au siège de La Poste. Prix qui couronne la publication d'une correspondance inédite ou d'une réédition augmentée d'inédits apportant une connaissance nouvelle par ses annotations et ses commentaires, sans limitation d'époque, en langue française, ou traduite d'une langue étrangère.

Prix Wepler-Fondation La Poste 12ème édition. Remise le 16 novembre 2009 à la Brasserie Wepler. Le Prix et la Mention récompensent des oeuvres de langue française.

Remise des Prix et des Bourses de Voyage Zellidja à la Maison de la Culture du Monde le 25 juin à 18h. La Fondation dote le prix d'écriture remis au lauréat du meilleur rapport sélectionné parmi les 10 meilleurs rapports présélectionnés par la Fondation Zellidja. Lauréat du Prix d'écriture : Audrey Mallet pour «Carnet des Andes»

Soutien à la diffusion de l'information littéraire en rapport avec les objectifs de la Fondation

Florilettres et site internet de la Fondation La Poste. Refonte et nouvelle identité visuelle depuis mai 2007

Soutien aux jeunes talents qui associent textes et musique

Ces actions sont soutenues par les postiers

2009

Académie Européenne de Musique - Festival d'Aix en Provence du 18 juin au 25 juillet

Francofolies à La Rochelle, 25ème édition. Juillet 2009. C'est avec Voix du Sud que la Fondation sera présente aux Francofolies de La Rochelle. Duo Grim sur la Scène Bleue le 12 juillet

«**Le cœur en Musiques**», **Saisons Musicales en Ardèche**, 7ème édition : août 2009. Lectures de correspondances et d'écrits de musiciens

Centre des Ecritures de la Chanson, Voix du Sud-Fondation La Poste : année des 15 ans des Rencontres.

Le 6 avril à 20h30 remise des Prix Centre des Ecritures de la Chanson au Bizz'Art (ex Opus Café).

2009 : Trois sessions des Rencontres d'Astaffort dont une session thématique autour du jeune public (1ère session du 6 au 14 mai)

Quatre sessions des Rencontres Répertoires, deux résidences de créations, le développement du Prix Centre des Ecritures, la tournée Voix du Sud avec Emily Loizeau et le développement de plateaux chansons dans les grands festivals et en Aquitaine dans le cadre des saisons culturelles, la mise en oeuvre d'une programmation régulière à Astaffort, le développement de dispositifs d'actions éducatives autour de la chanson à destination des jeunes en difficultés.

Septembre 2009 tournage : Production d'un film documentaire de 52 mn «La cour de création», le but étant de suivre la 30ème session des rencontres d'Astaffort, en accompagnant quelques-uns des jeunes et en s'appuyant sur le témoignage de Francis Cabrel, présent tout au long de la session.

Festival Jacques Brel à Vesoul. Festival de la chanson française francophone. Du 10 au 16 octobre 2009

Engagement en faveur de l'écriture pour tous. Projets solidaires

Paroles et Musiques en Liberté dans le cadre du Festival Paroles et Musique à Saint-Etienne du 27 au 31 mai. Dans le cadre du soutien au Festival, action auprès des détenus de la maison d'arrêt de la Taulaillère. Ateliers en avril, aboutissement création et édition d'un livre présenté au public pendant le festival (publication 500 exemplaires)

Lire c'est Vivre. Août à Octobre 2009. Ateliers d'écriture à la maison d'arrêt de Fleury Mérogis
1er atelier : 17 - 21 août 2009 (1 semaine soit 10 séances)

2ème atelier : 24 – 28 août 2009 (1 semaine soit 10 séances)

3ème atelier : octobre 2009 Ecriture et Haikus (3 séances)

La Maison Thérapeutique du Collégien et du Lycéen, Unité de soins EPSM Quimper. Septembre 2009 à Juin 2010. 40 ateliers d'écriture destinés à des jeunes de 12 à 20 ans souffrant de troubles psychologiques ou psychiatriques mais poursuivant une scolarité à temps plein ou partiel. Cet atelier culturel et ludique, conduit par une personne extérieure à l'unité de soins, vient en complément d'autres ateliers organisés par le personnel soignant. En favorisant le désir de s'exprimer, et de parler de soi, cet atelier constitue un préalable au travail psychothérapeutique.

Théâtre National de la Colline. Janvier 2009, début des ATELIERS D'ECRITURE pour le public associatif de l'est parisien. Encadré par un auteur (Jacques Serena) associé au Théâtre National de la Colline, l'atelier d'écriture est proposé à un public issu d'association à vocation sociale et socioculturelle des arrondissements populaires de l'Est parisien. L'objectif est de favoriser la valorisation personnelle et identitaire de personnes immigrées, d'origine immigrée, ou en rupture avec la société, par l'expression de soi au sein d'un groupe et par le biais d'une activité créatrice.

Les Futurs de l'Écrit / Abbaye de Noirlac (Cher) Les Futurs de l'écrit explorent les différentes formes d'écriture (littéraires, plastiques, musicales, sonores que visuelles). L'édition 2009 met l'écriture au cœur d'une relation nourrie entre les artistes et la population. Un accent particulier est mis sur les publics en difficultés sociales et psychologiques. Cette manifestation interroge la place de l'artiste, aujourd'hui et demain, en même temps que le rôle de l'éducation et des pratiques artistiques. Souci de tisser un réseau culturel sur le département : les propositions artistiques ont été entièrement pensées en collaboration avec 14 partenaires culturels du Cher. Ainsi, Les Futurs de l'écrit fédèrent les initiatives culturelles du département, initiatives souvent isolées et pourtant fondamentales pour le territoire. Les choix artistiques ainsi que les populations associées à ces chantiers se sont dessinés à partir des actions culturelles des différents partenaires afin de croiser leur logique propre avec le projet du Centre culturel de rencontre de Noirlac. 20 groupes de populations différents investis pendant 6 à 8 mois dans une dynamique de création.

Ateliers d'écriture au CHU d'Angers : Patients des services de neurologie et de neurochirurgie et personnel. Ateliers d'écriture sur un thème choisi / reproduction des textes sur les murs du service / lisibles par la famille, les amis, les soignants. Intervenant l'écrivain Rémi Chechetto.

Opéra de Lyon, Kaléidoscope 2. Octobre 2008 à juin 2011.

1ère étape de préparation : octobre 2008 - septembre 2009

- dès septembre 08, immersion des artistes amateurs à l'Opéra, par l'ouverture des répétitions et rencontres avec des professionnels.

- de janvier à juin 2009, ateliers de pratique artistique visant à rendre opérationnels les amateurs lors des répétitions, suivis des auditions finales.

- septembre 2009 : livraison du livret et de la musique pour copie et diffusion aux répétiteurs et aux groupes.

2e étape de répétition : octobre 2009 - septembre 2010

- d'octobre 2009 à mars 2010, répétitions en petits groupes avec les répétiteurs dans les quartiers.

- d'avril à août 2010, répétitions « tutti » (semaines entières pendant les vacances) avec les maîtres d'œuvre et les équipes de l'Opéra.

3e étape de création : première moitié de la saison 2010-2011

Représentation(s) sur la scène de l'Opéra.

« **Participe Présent !** », projet développé par le Centre de ressources littérature / écriture de la Scène nationale de la Roche-sur-Yon. Public ayant difficilement accès à la culture : coupé pour des raisons sociales, géographiques, familiales, médicales.... Rencontres autour de la littérature par des ateliers d'écriture. Ateliers d'écriture en 2 temps : préparation, avec des animateurs, à la rencontre avec un auteur sur l'œuvre duquel un travail aura été fait. Animateur d'atelier d'écriture puis auteurs (Richard Morgiève, Olivia Rosenthal...)

CRAPT CARLI GIP-FCIP d'Alsace : les 10 ans du Plaisir d'Écrire. Les publics touchés : personnes de + de 16 ans, pour la plupart inscrites dans des parcours de formation, engagés dans des parcours d'insertion professionnelle ou dans des démarches de resocialisation.

(315 personnes ont participé à l'appel à textes proposé dans le cadre du concours régional d'écriture 2008). En 2009, l'appel à textes pour le concours régional d'écriture est reconduit et portera sur le thème « environnement ». Publication de l'intégralité des textes dans une ouvrage collectif.

Congés solidaires. Année 2009. Deux missions de congés solidaires, en collaboration avec La Poste et le consortium d'ONG Planète Urgence.

Depuis le 5 juillet 2005, le site de la Fondation La Poste, www.fondationlaposte.org, est le premier site du groupe La Poste rendu « accessible » aux non-voyants.

.....

Auteurs

Nathalie Jungerman (ingénierie éditoriale et rédactrice en chef indépendante)

Corinne Amar, Elisabeth Miso, Olivier Plat

ISSN 1777-563

nathalie.jungerman@laposte.net

florilettres@laposte.net

Editeur FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

44 boulevard de Vaugirard

Case Postale F603 75757 Paris Cedex 15

Tél : 01 55 44 01 17



<http://www.fondationlaposte.org>
fondation.laposte@laposte.fr